

L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 37. VOL. II. — SAMEDI 11 NOVEMBRE 1855.
Bureaux, rue de Séine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Etranger. — 40 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Courrier de Paris. Salle des Pas-Perdus, au Palais-de-Justice. — Histoire de la Semaine. Portvoit de M. Dupin; Hôtel de Molé. — Théâtres. — Opéra-Comique. Une scène du Déserteur; Français. Une scène d'Ève, 2e acte. — Misère publique. — Une Bouteille de champagne, nouvelle, par André Delrieu. — La Saint-Hubert. Une Chasse dans un hôtel; la Saint-Hubert du garde; Vision de saint Hubert; la Bénédiction des Chiens; une Saint-Hubert dans la rue Saint-Honoré. — Marguerita Pusterla; Roman de M. César Canini. — Chapitre XVII, Trahison; chapitre XVIII, le Soldat. Quinze Gravures. — Bulletin bibliographique. La Recherche de l'Inconnue, par A. de Lavergne; Voyage où il nous plaira, par Tony Johannot, Alfred de Musset et P.-J. Stahl; les Fastes de Versailles, par H. Fortoul. — Annonces. — Modes. Deux Gravures. — Amusements des Seigneurs. Deux Gravures. — Rebus.

Courrier de Paris.

Il a bien fallu que MM. les présidents, MM. les juges, MM. les conseillers, MM. les procureurs et avocats-généraux en prennent leur parti comme les autres : le mois de novembre, les classant de leurs maisons des champs, les a contraints de prendre la toge et le bonnet Carré. Heureux toutefois les domestiques de Thémis, comme on disait en vieux style, cent fois heureux de pouvoir prolonger leurs loisirs jusqu'au jour de la Toussaint. C'est une douceur qui leur est particulière, une gratification extraordinaire de bon temps et d'heures émouvantes qu'ils prélevent sur les vacances, et dont personne, parmi les gens de robe et d'affaires, ne jouit au même degré de licence, ni avocats, ni notaires, ni avoués, ni préfets, ni

bureaucrates, ni ministres, ni vous surtout, ô joyeux écoliers, pour qui le mot *vacances* semble avoir été plus particulièrement inventé. Mais, comme dit Figaro, c'est une si belle chose que la justice.... quand elle est juste, qu'on ne saurait trop l'encourager.

Les tribunaux sont donc en train de rouvrir leurs portes depuis huit jours, et la salle des Pas-Perdus se repeuple ; moment trois fois bien pour l'écrivain public, accorde aux piliers du Palais-de-Justice, et pour la louange des journaux, qui voient leur clientèle revenir ! Jour impatiemment attendu par l'habitant des séances judiciaires, par l'amateur de procès, dont l'appétit quotidien et dévorant ne trouvait qu'une nourriture insuffisante dans l'entremets servi par les chambres de vacances. Maintenant il va se remettre à la ration complète, et se gorger de vols, de meurtres, d'adultères, de séparations de corps et de fécinations entre mineurs.

Voyez comme la vie et le mouvement sont rentrés au Palais depuis que la Cour de cassation et la Cour royale en ro-



(La rentrée des tribunaux. — Salle des Pas-Perdus, au Palais-de-Justice.)

L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.

bos rouges ont inauguré la nouvelle année judiciaire en séance solennelle. La salle des Pas-Perdus était silencieuse et morte; maintenant tout s'y agite, tout y va, tout y vient, tout y gesticule, tout y parle; le client court après l'avocat, l'avocat après le juge, le clerc après l'avoué, le saute-ruisseau après le maître-clerc, l'huisier après le gendarme, le stagiaire après un bandit de Cour d'assises ou de police correctionnelle. O salle des Pas-Perdus, ô curieux pandémonium où se rencontrent et se conduisent la vérité et le mensonge, la bonne foi et la ruse, l'ignorance et le savoir, la vertu et le vice, Démochistène et Petit-Jean, d'Aguesseau et Perrin Dandin!

On appelle cette réinstillation annuelle de la justice la *rentrée* des tribunaux. C'est le terme consacré, et les journaux n'en connaissent pas d'autre. « Hier, disaient-ils, la Cour de cassation a fait sa rentrée, M. le procureur-général Dupin a prononcé le discours de rentrée » comme on dit la rentrée de mademoiselle Carlotta Grisi, la rentrée de M. Barbillot, la rentrée de M. Ligier, la rentrée de mademoiselle Plessis, la rentrée de *Partisan* et de *l'Adrienne*. Quoi donc! se servir du même terme pour deux choses si différentes! Parler de la même façon d'un acteur et d'un procureur-général, de la Cour de cassation et d'une danseuse, de la justice et d'un cheval savant! Annoncer que celle-ci a fait sa rentrée comme celui-là, n'est-ce pas là une grande irréverence, et le dictionnaire n'aurait-il pas dû se montrer plus respectueux? A moins qu'aux yeux du dictionnaire, il n'y ait partout, dans la salle des Pas-Perdus comme au théâtre, que des danseuses et des comédiens qui cabriolent avec plus ou moins d'habileté, et remplissent plus ou moins bien leurs rôles!

Puisque nous parlons comédie, ne laissons point passer le Conservatoire sans lui dire un mot. Le Conservatoire, en effet, a tenu sa séance solennelle le même jour que la Cour de cassation; mais il ne s'agissait pas de prononcer une harangue éloquente contre les jésuites, comme l'a fait M. Dupin, ni de retracer les devoirs austères du magistrat; le Conservatoire n'entonne pas d'aussi graves trompettes: il chante, voilà tout, ou déclame des chansons et des vers plus ou moins mondains. Le Conservatoire enseigne la comédie, la fugue, la tragédie et l'opéra-comique, s'occupant non pas de rendre la justice aux hommes, mais de les divertir, soit en les charmant par des voix ou des instruments mélodieux, soit en les faisant rire, soit en les faisant pleurer. Le Palais, pour encourager ses nourrissons, a le siège du juge et l'hermine du président; le Conservatoire n'offre aux siens qu'une simple couronne de laurier. L'autre jour donc, il a fait la distribution de ces couronnes et les a placées sur de jeunes fronts de quinze à vingt ans, émus et rougissant des joies du premier succès.

Si le Conservatoire ne produit pas tous les ans de grands compositeurs, de grands chanteurs, de grands acteurs et de grands musiciens, ce n'est pas faute du moins de distribuer des prix: prix de fugue, prix d'harmonie, prix de solfège, prix de chant, prix d'orgue, prix de piano, prix de harpe, prix de violon, de violoncelle, de contre-basse, de flûte, de hautbois, de clarinette, de basson, de cor, de trompette, de trombone, de comédie, de déclamation lyrique, d'opéra-comique et de tragédie. Ainsi tous les ans une armée de laureatis sort de la rue Bergère cincte des palmes du Conservatoire, musique en tête, marotte et poignard au côté, prête à promener l'alexandrin, la roulade et l'archet *per totam terram impune*.

On a particulièrement distingué, dans le dernier couronnement, M. Got, M. Roger, M. Chotel, mademoiselle Grandhomme, et enfin un jeune homme qui porte un nom cher à l'Opéra-Comique, le nom de Pouchard. Tous ces concrèts en veulent à Moïse ou à Corneille, même M. Pouchard, bien qu'il soit fils de l'ariette et de la cavatine; soit! mademoiselle et messieurs, jouez la comédie et maniez le poignard, puisque tel est votre bon plaisir; et si par hasard vous pourriez nous rendre mademoiselle Mars et Talma, ou quelques-uns de ces dieux de l'art disparus depuis longtemps, soyez sûrs que personne n'y trouverait à redire. Mais que de couronnes senées par le Conservatoire se séchent tout à coup et ne donnent pas de moison!

Tandis que les écoles s'efforcent de faire des hommes de talent et de génie et n'y réussissent guère, la nature, qui ne monte pas en chaire et ne s'affuble jamais de la robe magistrale, les fait écloser sans leçons et sans férerie. Nous avons parlé l'autre jour du jeune Beuzeville, ce simple ouvrier qui s'était endormi fisan, et tout à coup s'est éveillé poète. Voici qu'on nous annonce une autre merveille: il s'agit encore d'un poète subtilement inspiré par la muse au fond de sa boutique et sous sa veste d'artisan. Celui-ci s'appelle Constant Hilbey, il arrive de Fécamp chargé de provisions poétiques. On ne dit pas si M. Constant Hilbey apporte sa tragédie, comme M. Benzerville, ou quelque *Spartacus* ou quelque *Brutus* se trouve dans son bagage; mais cela se devine. Quel poète n'a pas commencé par une tragédie? Il est donc très-probable que M. Constant Hilbey frappe ce moment à la porte de l'Odéon ou du Théâtre-Français, et avant huit jours nous lirons dans quelque journal *bien informé*: « Un jeune tonnelier, ou mitroirier, ou cordonnier, ou charbonnier, ou carrossier de Fécamp a huri, devant messieurs les comédiens ordinaires du roi, une tragédie intitulée *Bloucée*, qui renferme des beautés du premier ordre: c'est du Corneille mêlé de Racine, assaisonné de Shakespeare; en conséquence, l'ouvrage a été reçu à corrections. »

Horace, de son temps, disait: « Les villes ne laisseront bientôt plus de terre au laboureur! » Ne pourra-t-on pas craindre aujourd'hui, en retournant l'aphorisme d'Horace, que la plume ne laisse bientôt plus de bras à l'atelier? Qui tissera la toile? qui fondera le fer et le bronze? qui taillera la pierre et le marbre, si de chaque platon du lit, du châque kilogramme de fer, de chaque platon de marbre, il sort un rimeur et une tragédie?

Parlez-moi de M. Félix, à la bonne heure! il n'y a rien à lui dire; la vocation de M. Félix est, non pas de joindre la tragédie lui-même, mais de la faire joindre aux autres. Il tient ce droit de mademoiselle Rachel, son illustre fille, qu'il a nou-

rié et dressée à la tragédie de ses propres mains, dès ses plus jeunes ans, comme dit la nounou de Phiedre.

M. Félix a donc résolu de faire une suite à mademoiselle Rachel, et il s'est dit: « Si je pouvais avoir trois ou quatre Melponiennes de cette force là, mes affaires n'en traînerai que mieux; et après tout, qu'est-ce que cela me coûte? Je possède mon brevet d'invention, et je suis la manière de s'en servir. En conséquence, M. Félix a fait mademoiselle Rebecca et M. Raphael, et après les avoir faits, à peine avaient-ils en le temps de croire, qu'il les a revêtus, l'un des épêrons du Cid, l'autre du voile de Chimène. Ainsi façonnés de la main de leur père, mademoiselle Rebecca et M. Raphael se sont rapidement précipités sur la scène de l'Odéon, en débitant des vers de Corneille.

Mademoiselle Rebecca n'a que quatorze ans, M. Raphael en a seize; on voit que M. Félix est si pressé de joir et de mettre ses fruits en rapport, qu'il ne leur laisse pas même la permission de mirir. — M. Raphael a déjà de l'aplomb, de l'énergie, comme s'il avait suffisamment de barbe au menton. Quant à mademoiselle Rebecca, ce n'est qu'une enfant qui singe, avec une exactitude encore plus pénible à voir que surprenante, l'allure, le geste, le ton, la voix de sa sœur mademoiselle Rachel. Figurez-vous une Chimène en bas âge, tout juste bonne à figurer au Gymnase-Infanti. Au premier mot le public a d'abord parié désagréablement surpris; puis il a linié par se conduire envers cette petite comme un père indulgent, et par lui jeter quelques bravos, faute de s'être parvu de tartsines de confiture et de dragées.

M. Félix a encore deux enfants après ceux-là, une fille et un garçon; il les a voulus, comme les autres, à la tragédie, et il s'en vante. Tous deux sont âgés de sept à huit ans; on pense que M. Félix fera débler avant quinze jours le petit garçon de sept ans dans le rôle de Mithridate, et la petite fille de huit ans dans celui d'Agrippine. Ne serait-il pas nécessaire d'appliquer à M. Félix la loi concernant le travail des enfants dans les manufactures?

On annonce l'arrivée de M. de Ciebra. Qu'est-ce que M. de Ciebra? me demandez-vous. Je vous réponds, M. José-Maria de Ciebra est un Espagnol, comme son nom l'annonce surabondamment; en outre, à cette qualité d'Espagnol, M. de Ciebra ajoute celle d'habile guitariste. De ce morceau de bois blanc qu'on appelle une guitare M. de Ciebra sait tirer, dit-on, les sons les plus agréables et les plus doux. Nous entendrons cela dans nos concerts d'hiver. Mais pourquoi M. de Ciebra a-t-il quitté l'Espagne? La galante Espagne a-t-elle tout perdu, tout, jusqu'à la guitare et à la sorcière, et bientôt verrons-nous la castagnette elle-même et le bolero s'enfuir et déserter l'Andalousie? M. de Ciebra vient en France dans l'espoir de s'abriter, lui et sa guitare; ce sera pis encore: la France est moins que jamais le pays des Bosnie et des Almaviva; la guitare de Figaro est depuis longtemps brisée, et le drame moderne a dressé Lindor, au lieu de roucouler la tendre romance, à fumer un cigare sous le balcon de Rosine.

Qui n'a lu l'admirable roman de *Consuelo* par George Sand? Eh bien! voici le bruit qui court, à propos de *Consuelo*. On assure que du livre George Sand a extrait un épisode, et que de l'épisode il a fait un opéra; Litz sera chargé de composer la musique. Pour le coup, l'affaire sera intéressante, et le jour de la première représentation, M. le préfet de police n'aurait pas assez de tous ses sergents du ville, de toutes ses brigades municipales, de tous ses commissaires, pour contenir la foule et aligner son impatience et sa curiosité.

Une pauvre femme nommée Clugny comparaît devant la police correctionnelle; elle était accusée de vagabondage. L'instruction a prouvé que la mendante possédait encore 1 franc 25 cent. dans sa poche, la veille de son arrestation. A l'audience, le président lui a demandé compte de l'emploi de cette somme. « Hélas! monsieur, a répondu la pauvre vicelle d'une voix dolente, je l'ai dépensée! — Qui! du jour au lendemain, en vingt-quatre heures! » s'est écrié le juge d'un ton sévère. Quelle dissipation, en effet, et quelle prodigalité! La vagabonde a été condamnée à six mois de prison. Le même jour, on lisait dans un journal du matin: « Un de nos lions les plus échevelés, M. le comte de C..., avait parié contre M. de V.... une cravache de chez Thomassin, qu'il mangeraient en six mois deux cent mille francs qu'il avait héritées de sa tante: le comte vient de gagner son pari. »

La guerre du Gymnase contre la société des auteurs dramatiques est de plus en plus ardue; M. Poirson tiens bon, et les auteurs ne cèdent pas. On a essayé plus d'une fois d'arriver, soit à un armistice, soit à un traité de paix; mais au moment de conclure, tout se brisait de nouveau. Bouffé, dit-on, a pris la résolution de se retirer de ce champ de bataille où son talent a reçu plus d'une blessure; Bouffé aurait rompu dès longtemps avec le Gymnase, s'il n'était arrêté par un dédit de cent mille francs; ces cent mille francs sont le fil qui le retient, comme le cordou que Rominaqros, le chat de La Fontaine, s'était attaché à la patte; il paraît qu'il force de chercher. Bouffé a trouvé une paire de ciseaux qui vont couper ce fil fatal; Bouffé, libre et joyeux, irait tenter fortune au théâtre des Variétés, laissant la société des auteurs et le Gymnase jouer entre eux le rôle de ces deux rats, qui se battirent et se mangèrent si bien, qu'il ne resta plus que deux queues sur le terrain.

M. Samson, le spirituel acteur du Théâtre-Français, est de plus un auteur très-spirituel; qu'il fasse d'amables comédies comme *la Belle-Mere* et *le Gendre*, rien ne paraît plus naturel. Ce qui semblerait plus surprenant, ce serait que M. Samson s'armât de la coupe tragique. Or, est-ce un vain bruit? est-ce une réalité? on se dit depuis quelques jours à l'Orphée, au foyer du Théâtre-Français, que M. Samson achève une tragédie, une véritable tragédie en cinq actes; en donne même le titre: *les Deux Fuscar*. Nous sommes dans le temps des miracles; mais M. Samson est homme à ses fiers.

Les uns disent que M. de Montrond, sentant sa fin venir,

chrétienne; d'autres affirment que sa philosophie païenne ne l'a pas abandonné un instant, et qu'il a râillé jusqu'au bout. Voici le trait qu'on rapporte à l'appui. Un ami de M. de Montrond s'étant approché de son lit de mort, lui demanda s'il n'avait pas certaines dispositions à faire. « Non, » dit-il; et alors son ami lui parla d'un jeune homme auquel des liens naturels semblaient devoir plus particulièrement l'attacher. « Ne feriez-vous rien pour lui, mon cher Montrond? — Que voulez-vous que je fasse de plus que je n'ai fait? dit le râilleur en rappelant sur ses levres un dernier sourire: je lui ai donné assez de mauvais exemples pour qu'il en profite. »



Histoire de la Semaine.

Les hésitations du ministère sur la mesure proposée par M. le ministre de l'Instruction publique contre M. l'évêque de Châlons ont eu un terme, et la lettre du prélat a été déférée au Conseil d'Etat, qui a déclaré qu'il y avait abus. Cette lutte entre le clergé et l'Université a trouvé de l'écho sous les voûtes du Palais. M. le procureur-général Dupin, à la rentrée de la Cour de cassation, a pu surprendre une partie de son auditoire en y faisant allusion, comme M. Villemain, à la rentrée de l'Ecole Normale, avait surpris tout le siège en n'en disant mot. M. Dupin a pris pour sujet de son discours l'éloge d'Estienne Pasquier. C'était un texte d'à-propos et d'allusions; il y avait la matière à exposer de nouveau les circonstances qui avaient postérieurement rendu nécessaire la déclaration des libertés de l'Eglise gallicane. L'orateur était



(M. Dupin aîné.)

sur son terrain, et son discours retentira bien au delà de l'enceinte où il a prononcé. Personne ne pourra trouver le moment et le lieu mal choisis, car peu de jours auparavant un autre avocat du roi, entraîné par son dévouement personnel ou inspiré par des colères qu'il croyait avantageux de flatter, avait, à la rentrée de la Cour royale, fait dans la politique une excursion moins justifiable, et que ses chefs n'ont pas blâmé, ayant régenté la tribune parlementaire, et fait le procès à un homme politique qui a le malheur d'être en même temps un grand poète.

Bien décidément l'ordenaunce de convocation des Chambres ne tardera plus grise à paraître et leur réunion aura lieu dans les derniers jours de décembre. Il a été reconnu que, pour demeurer dans les prescriptions de la charte, il fallait ne pas sortir du calendrier de 1845. Des dispositions se font déjà au Palais-Bourbon pour la séance d'ouverture. Les appartements de la présidence sont déjà prêts à recevoir l'photo que le scrutin de la Chambre leur enverra. Les décorateurs terminent en toute hâte les embellissements de la bibliothèque, et MM. Eugène Delacroix, Hem et Abel du Pujol, autant bientôt achevés leurs travaux. Quelques-uns des

L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.

chefs des partis parlementaires sont déjà de retour à Paris. M. de Lamartine fait encore entendre de Mâcon une voix qui retentit dans toute la presse, et jamais, du vivant même de M. de Fonfrède, feuille de province ne s'était vue attendrir avec une impatience et reproduire avec un empressement pareils à ceux que fait naître le *Bien Public* parmi les adversaires et les partisans des idées de l'*agitateur*. M. Odilon-Barrot est encore loin de Paris et au milieu de sa famille, tout entier à une douleur que n'ont pas su respecter certains écrivains politiques qui lui ont prêté des actions et des paroles, et l'ont voulu rendre responsable de leurs rêves et de leurs inventions; mais M. Thiers est rentré, ramené à Paris par la santé des siens et par le besoin de se rapprocher, pour continuer à se livrer activement au grand travail historique qui l'unit, des débuts précieux où il doit puiser; mais M. Molé est également revenu, non plus dans cet hôtel de la rue de la Ville-Lévêque à l'aspect tout parlementaire, hôtel de famille, qui allait si bien à son nom et que l'*Illustration* a fait graver parce qu'il va être démolie (v. p. 164), mais dans une demeure nouvelle que les efforts de son parti chercheront à ne pas laisser être définitive. Les attaques se préparent d'un côté, comme de l'autre, les projets de loi : nous verrons ce qui sera le mieux concerté, combiné, entendu.

O'Connell et ses compagnes ont comparu, le 2 novembre, devant le jury d'accusation. La composition de celui-ci ne rend pas son verdict incertain. Aussi le résultat de cette première formalité ne fera-t-il cesser aucun des embarras du ministère. Sa situation difficile l'est rendue plus encore par les déchirements qui se manifestent dans son propre parti et qui en sout la conséquence. Le *Times*, qui jadis abandonna les whigs, et, par sa désertion, prépara leur chute, le *Times*, aujourd'hui, attaque sir Robert Peel, et est attaqué lui-même par le *Standard*. Cette guerre intestine est de mauvais augure. Les témoignages, les démonstrations d'intérêt n'ont pas manqué aux accusés irlandais, et cette procédure préliminaire a été une occasion de calculer quelle serait l'ampleur de la sympathie nationale au jour du jugement sérieux. — Le voyage de M. le duc de Bordeaux, dont la relation donne lieu en France à des saisies et à des poursuites de journaux, attire en Angleterre les chefs les plus considérables du parti légitimiste. Le ministère anglais a cru devoir, à cette occasion, ôter toute couleur politique à l'accueil hospitalier qui est fait dans la Grande-Bretagne au petit-fils de Charles X, et protester, par la plume de ses journalistes, de la sincérité de son alliance avec le gouvernement issu de la révolution de Juillet. — Les dernières nouvelles de New-York annonçaient que les élections qui vont renouveler le personnel du congrès fédéral touchaient à leur terme. Dans le Sénat, la majorité paraissait déjà assurée au parti whig ; mais dans la Chambre des Représentants, l'avantage était au profit du parti démocratique, dans la proportion de deux contre un. Toutefois, le peu d'unanimité de ce dernier, quand viendra plus tard la question de la présidence, lui fera probablement perdre l'avantage de commander au Capitole, que son nombre semblerait devoir lui assurer. — En Espagne on paraît plus d'accord ; mais c'est pour ne tenir compte de la constitution. Aussi, au Sénat, le rapporteur du projet de loi sur la déclaration de la majorité de la reine croit-il pouvoir répondre au reproche d'inconstitutionnel adressé à cette mesure, en disant qu'on avait violé bien d'autres articles de la Charte, et qu'il ne voyait pas pourquoi on respecterait davantage celle-là. L'argument a paru excellent. Il est donc certain que la reine sera déclarée majeure, et comme à treize ans on est assez peu propre à se gouverner soi-même, ce sera un conseil de régence occulte qui conduira les affaires, au lieu d'un conseil de régence constitutionnellement constitué et légalement responsable. Cet état de choses, la direction que prennent les affaires à Madrid, ne commandent pas la confiance et la soumission aux provinces ; et à peine les protestations armées sont-elles renouvelées sur un point, qu'il s'en manifeste de nouvelles sur un autre. Quant à la Catalogne, sa situation est toujours aussi affligeante pour l'humanité. — Si l'on en croit les levées allemandes, qu'elles nous ont annoncées les premières que l'Autriche se tenait prête à intervenir avec le Piémont dans les affaires des Etats pontificaux, le gouvernement français n'y mettrait aucune opposition ; il demanderait seulement à être admis à prendre part à cette mesure. Il est probable que si cette version est vraie, ou si elle est fausse, le démenti ou la confirmation viendra d'ailleurs que d'Augsbourg ou de Francfort. — La velléité de contre-révolution à Athènes que nous avons mentionnée la semaine dernière, a animé une réaction, dont quelques ennemis du mouvement de septembre ont failli devenir victimes. Le ministre de France, M. Piscatory, qui depuis le commencement de cette crise, a agi avec une détermination et une énergie qu'il a puisees dans son caractère beaucoup plus, dit-on, que dans ses instructions, M. Piscatory a, par sa présence d'esprit et sa résolution, sauvé l'ancien ministre de la justice et des finances libéral de la vindicte populaire, et épargné à la révolution grecque, jusqu'ici pure, une tache sanglante. Le roi Othon est passé de la confiance aux contre-révolutionnaires aux déclarations enthousiastes pour la révolution. On dit à Munich que le roi de Bavière se dispose à aller visiter son fils, et qu'il est très-déterminé à le ramener si les événements ne prenaient pas une tournure favorable à la dignité royale. Nous ne savons pas jusqu'à quel point on sera flatté à Athènes d'apprendre par les feuilles allemandes que le roi des Grecs n'est pas encore émancipé. — Un royaume de l'Inde que la *Correspondance de Victor Jacquemont* nous a appris à connaître, et auquel no soldi de notre armée avait fait adopter notre organisation militaire et nos couleurs nationales, Lahore, vient de voir son roi assassiné et son meurtrier tomber lui-même sous les coups d'un de ses complices. Beaucoup croiront que ces désordres ont été organisés ; nous nous bornerons à penser que le gouverneur-général des possessions britanniques dans l'Inde les aura vus sans grande douleur. Jacquemont et le général Allard ne se dissimulent point qu'après la mort de Rungt-Sing il serait difficile

d'empêcher l'Angleterre d'arriver à ses fins, préparées de longue main, et d'occuper le Punjaub. Le successeur du général Allard, un autre officier de l'armée française, le général Ventura, n'a pu parvenir à rétablir l'ordre, même momentanément. On s'entend beaucoup mieux dans le magnifique palais du gouvernement-général, à Calcutta, à faire des conquêtes par les intrigues diplomatiques, les sacrifices d'argent, et, au besoin, par d'autres moyens encore, qu'à soumettre par la force des armes les populations qu'on n'a pas probablement et sourdement travaillées. L'Afghanistan et le Peinjab auront fourni cette double démonstration.

Nous avions bien en tort, dans notre dernier numéro, de faire l'éloge de la nature ; elle nous a donné un cruel démenti, et a furieusement rattrapé en désastres le temps que nous la louions d'avoir employé autrement. Les correspondances de Grenoble et de Gap sont déchirantes. Des névés tombés prématurément dans les Alpes ont été bientôt fondus par la température adoucie, et des inondations indomptables sont venues porter la ruine et l'épouvante dans toutes les plaines qu'arrosoient le Drac, le Rhône, l'Isère et la Durance. La garnison de Grenoble et la gendarmerie ont rendu de très-grands services là où elles ont pu, en se multipliant, porter leurs secours. — Il y a peu de jours que le *Moniteur* renfermait une liste de citoyens auxquels le roi, sur le rapport de M. le ministre de l'intérieur, accordait des médailles d'or ou d'argent pour de belles actions et de nobles dévouements dans les désastres pareils. On y remarquait avec bonheur des hommes du peuple, des fonctionnaires municipaux, des soldats, des ecclésiastiques, de grands propriétaires. Chaque classe s'y trouvait représentée, et venait prouver qu'en France la bienfaisance et le courage sont dans tous les rangs et font battre bien des cours.

Le journal officiel a donné aussi successivement la liste des élèves admis à l'École royale polytechnique et à l'École royale militaire. L'armée a fourni sa large part de candidats distingués, et leur nom, comme le rang avantageux que plusieurs d'entre eux ont obtenu, démontre, nous l'espérons, à M. le ministre de la guerre et à M. le ministre de l'instruction publique, que la mesure annoncée, qui exigerait un diplôme de bachelier à lettres pour prendre part à ces concours, serait aussi injuste envers le soldat que mal entendus dans l'intérêt du service. Elle serait de plus contraire à la loi d'avancement et à l'esprit de la Constitution de 1850. En vérité, s'il est une liberté d'instruction respectable avant toutes, c'est bien celle du militaire qui, en remplissant tous ses devoirs, sait encore trouver le temps d'acquérir ou de compléter des connaissances nombreux que une instruction primaire, presque toujours au-dessous des ressources de sa famille, ne lui a permis d'acquérir. Quelques journaux nous ont appris qu'un de ces élèves admis avait dans les veines du sang de Henri IV, et que cette circonstance lui avait valu d'être élevé et instruit de manière à pouvoir se présenter avec succès. C'est fort bien ; mais il ne faudrait pas dans l'avenir, à mi-égal ou même supérieur, déclarer indignes les pauvres diables dont les grand'mères ont eu le tort de n'avoir pas de fabberesses pour le Bœaura.

Le nombre total des conscrits dont l'état intellectuel a été constaté dans les quatorze années de 1827 à 1840, s'élève maintenant à 4,056,569, dont 2,095,141 savent au moins lire, et 1,945,428 ne savaient ni lire ni écrire, ce qui, sur un total de 1,000, donne 519 instruits et 481 ignorants. Cette moyenne générale, qui n'avait pas été atteinte avant 1855, a été constamment dépassée depuis. — Quand on grouppe les chiffres en périodes de deux ans, la moyenne proportionnelle des instruits varie de 459 en 1827-1828, à 372 en 1849-1850, et ce n'est qu'en 1855-1854 que la moyenne générale 519 est atteinte et un peu dépassée. De la première à la dernière période, l'augmentation totale est de 155, ou environ un quart. Ainsi, sur un total de 1,000, il y a 155 instruits de plus en 1859-1860 qu'en 1827-1828. C'est une augmentation biennale de 22. L'augmentation, qui avait été de 39 de 1827-1828 à 1829-1830, de 27 de 1829-1830 à 1851-1852, n'a plus été que de 21, 16, 19 et 11 pour les périodes suivantes. Ainsi il y a augmentation, mais augmentation ralenti ; jusqu'à présent nous ne voyons pas trop quelle peut être la cause de ce ralentissement, à moins que ce ne soit la première influence de la révolution de 1850, avant les mesures prises par le nouveau gouvernement pour la propagation de l'instruction primaire. Dans la statistique des établissements secondaires, nous trouvons une assez forte diminution dans le nombre des élèves de 1851 et 1852, et ce n'est qu'en 1859 que ce nombre devient ce qu'il était en 1850. Quelque chose d'analogique se sera-t-il passé dans les écoles primaires jusqu'au moment de la mise à exécution de la loi de 1855 ? L'état intellectuel des conscrits de 1856 à 1860, qui ont dû fréquenter les écoles vers 1850-1851, semblerait l'indiquer. On sait seulement qu'en 1850 un assez grand nombre de conseils municipaux ont subitement supprimé l'allottement fait aux écoles tenues par les congrégations religieuses ; et comme ces écoles étaient fréquentées, cette suppression aura pu entraîner une assez notable réduction dans le nombre des élèves. Tout ce qui a été fait depuis en faveur de l'instruction primaire ne peut manquer d'agir puissamment sur la propagation de cette instruction ; mais les enfants qui ont fréquenté les écoles depuis 1856 ne seront guère conscients que vers 1844-1845 ; ce ne sera donc que sur les compléments du recrutement à cette époque que l'on pourra commencer à contrôler la statistique des écoles primaires et, par conséquent, à juger d'une manière incontestable les effets de la loi de 1855, sous le rapport du nombre des élèves.

Le chemin de fer atmosphérique, dont l'*Illustration* a fait connaître le système à ses lecteurs (t. I, p. 40), s'est tiré très-fièrement des épreuves auxquelles il vient d'être soumis à Irlande. Le *Dublin-Monster* annonce que le succès de l'entreprise est maintenant assuré. Dans la dernière quinzaine d'octobre des trains ont régulièrement fait le service entre Dublin et Kingstown. Une grande quantité de passagers ont

parcouru la ligne sans qu'il soit arrivé le moindre accident. Les départs ont été suspendus à la fin d'octobre, pour terminer la ligne jusqu'à Dalkey. Les rails étaient posés, et déjà le chemin doit être ouvert. On pense qu'on pourra jusqu'à Bray. La voie est remarquable par ses courbes ; les convois dépendant les franchissons sans aucun danger, la force centrifuge étant contrôlée par l'élevation du terrain du côté du cercle extérieur. Le danger ne pourra donc venir que d'un excès de vitesse ; aujourd'hui cet inconvénient est paré par des signaux échangés entre le machiniste et l'établissement où se trouve la machine à vapeur. Mais la compagnie a l'intention d'établir le long de la ligne, un baromètre électrique qui signalera toujours exactement la vitesse. Dans quelques essais déjà faits, on a remarqué que la vitesse indiquée au départ par un baromètre attaché au premier wagon donnait l'abord 10 degrés, 11 à 12 dans les courbes et 16 à 17 dans la ligne droite. A ce dernier point du baromètre on a une vitesse de 50 milles à l'heure, 17 lieues environ.

Nous avons dit la frayer trop fondue que causaient souvent aux archéologues les réparations entreprises dans nos vieux temples religieux. Un journal signalait l'autre jour une grave mutilation qui vient d'être commise dans l'église Saint-Séverin, à Paris, par les architectes mêmes chargés de restaurer ce monument. Il y a quelques jours encore, le soufflement de la porte latérale de Saint-Séverin portait une inscription en caractères du treizième siècle, énumérant les obligations imposées aux fossoyeurs de la paroisse. Un morceau de pierre neuve, inutilement repiquée, a déjà fait disparaître environ la moitié de cette inscription, unique d'abord, et importante ensuite à l'étude du Moyen-Age. « Si l'inscription, dit le journal religieux qui dénonce ce fait, c'est été païenne, grecque, isingrifiante et dans l'Attique, on aurait expédié un membre de l'Institut pour la déchiffrer et la commenter ; elle est chrétienne, française, intéressante et à Paris, elle aura bien été complètement disparue. » Il est un projet qui ne ferait courir aucun danger à une autre église remarquable, et qui permettrait au contraire d'en mieux envisager la masse et d'en apercevoir les détails. On fait revivre le plan d'isoler complètement l'église Saint-Eustache. On démolira le corps-de-garde qui est à la pointe et toutes les maisons qui, en massant le monument et une ravissante porte qui est inaperçue de ce côté, rétrécissent la rue Montmartre au point d'y rendre la circulation presque impossible. Toute la côté gauche de la rue du Jour, qui obstrue l'église, serait abattu. On clarifierait la rue Traînée, si fréquentée et si dangereuse, et on y construirait un nouveau presbytère. En outre, sur la place du Parvis-Saint-Eustache, serait ouverte une large rue qui irait déboucher rue Jean-Jacques-Rousseau, en face de l'hôtel des Postes, dont les abords recevraient ainsi d'utiles dégagements. Ce plan est bien entendu, et son exécution rendrait d'immenses services à la circulation et à la sûreté publique. Le conseil municipal, qui va se trouver en partie reconstitué, inaugurerait dignement son ère nouvelle en votant définitivement ces travaux, dont la percée proche de la rue de Rambuteau jusqu'à la pointe Saint-Eustache, et l'affluence qui arrivera encore de ce côté, vont rendre la nécessité plus urgente. — MM. les ministres des travaux publics et du commerce sont allés visiter le Conservatoire des Arts et Métiers, rue Saint-Martin, et s'entendent sur les plans de travaux et de réparations indispensables qui seront proposés aux Chambres à la session prochaine. Nul doute qu'on ne fasse déboucher directement sur la rue Saint-Martin ce grand établissement, qui n'y communiquera aujourd'hui que par des détours sinuose, et qu'on ne consacre l'ancien réfectoire des Bénédictins, ce délicieux monument gothique, connu de si peu de Parisiens, à une destination qui ne force pas à en masquer la hardiesse et la légèreté. — Nous renonçons à eugriser toutes les statues d'hommes plus ou moins illustres qui vont s'élever sur les places publiques des villes de nos départements. Chaque jour en vient grossir la liste, et tel sculpteur se fait sa réclame en bronze dans chacune de nos anciennes provinces. Cette manie de compatriotes illustres est quelquefois poussée bien loin et même souvent au ridicule. La ville de Langres a donné le jour à Diderot ; le marbre a reproduit pour sa ville natale cet homme célèbre ; rien de mieux. Mais, par esprit de symétrie, on a pensé qu'il lui fallait un pendant, et, comme illustration héroïque, on n'a rien trouvé de mieux que... feu M. Roger, secrétaire-général des postes, auteur de la petite comédie de *L'Avocat*, qui lui avait, moins encore que ses opinions, ouvert sous la Restauration, les portes de l'Académie Française. Voilà donc M. Roger reproduit par le marbre, uniquement parce qu'il faut un pendant à Diderot. C'est du bonheur sans doute ; mais comme médaille à son revers, et comme illustration héroïque sans valeur, M. Roger, que la nature était loin d'avoir favorisé de ses dons extérieurs, M. Roger sera tout au moins !!!

Nous avons dit la semaine dernière que les journaux de Normandie renfermaient des détails sur un ouvrier chez lequel s'est révélé un véritable talent de sculpteur. Ces détails étaient contradictoires ; nous en avons attendu de plus corroborants pour les reproduire à nos lecteurs. Dans l'une des vieilles rues de Dieppe, à quelques pas de la gothique église de Saint-Jacques, habite un homme encore jeune, en qui le talent s'est révélé tout à coup. Il y a un an au peine, cet homme était cordonnier et travaillait tous les jours aux grosses bottes de pêcheurs dans la boutique noire et enfumée qu'il n'a pas quittée. Depuis, l'échoppe est devenue un atelier, le cordonnier est devenu un artiste. L'an dernier, cet homme, qui s'appelle Graillon, a imaginé de modeler en terre des sujets populaires, et son coup d'essai a été un coup de maître. Pose, vêtements, physionome, tout est nature dans les figures de mendians qu'il peint, et que Gallet n'a pas dessinées avec plus de vérité et de hardiesse. Ce sont de véritables études de mœurs. Il ne s'est pas borné à cela, et quelques statuettes historiques sont venues démontrer la flexibilité de son talent. Graillon n'ignore pas du tout, comme on l'avait dit, le mérite des productions qui naissent sous ses mains ; il reçoit

les éloges en homme qui les apprécie et à la conscience de les mériter. Il a fixé lui-même le prix de ses compositions; il les vend un prix assez minime, tout en sachant fort bien que leur valeur sera bientôt triple ou sextuple.

Graillou, que de grandes destinées attendent, dit-on, s'il pratique le genre pour lequel Dieu l'a créé, est affligé d'une infirmité : il veut être peintre! Quand il peut dérober quelques heures aux groupes miraculeux qu'il enfante avec une

tempo épéé ces mots : Vous êtes un blanc-bec, il en fait ceux-ci : Trompette blesse!

Et la petite Jeanette, qui a égaré son fusil, et le gendarme Courcheulin, qui chante si gaillardement : Vive le roi! Et surtout cette vieille musique de Monsigny, si naturelle, si simple et si expressive? Nos pères l'ont croisée et repêchée pendant cinquante ans, et la Révolution elle-même, la première, la grande Révolution, qui a détruit et changé tant de choses, n'avait pas arrêté le cours de ces prodigieuses successions du Déserteur. On s'était contenté d'orner Alexis, les gendarmes qui l'arrêtaient et les soldats qui doivent le fusiller de larges coquilles tricolores, et Courcheulin chantant alors, de sa voix la plus formidable :

La loi passait, et le tambour battait aux champs,
Vive à lui! etc.

Le livret du *Déserteur* est d'une simplicité qui doit faire sourire de pitié tous nos fasseurs d'aujourd'hui. — Alexis, le héros de Sédaine, est un jeune soldat qui doit, quand le terme de son service sera arrivé, se marier avec une jeune paysanne, fille de Jean-Louis, fermier. Le moment où Alexis obtiendra son congé est proche. En attendant, son régiment vient à passer dans les environs du village qu'habite Louise, et il obtient la permission de lui faire une courte visite. Malheureusement il annonce sa visite, et les paysans ses amis, le futur beau-père en tête, se disent : « Il faut lui jouer un bon tour. » Ce tour consiste à lui faire croire que Louise s'est mariée pendant son absence. On habille Louise en mariée, on simule une noce, on arrange un cortège villageois, et l'on vient débler, musique en tête, sur la route par où Alexis doit arriver. Comment ne serait-il pas dupé de tout cet appareil? Il l'est, et si bien qu'un affreux désespoir s'empare de lui; il veut mourir; il arrache ses épaulettes et sa cocarde blanche, et s'enfuit dans la direction où il peut rencontrer l'ennemi. Notez bien qu'il a choisi pour faire cet exploit le moment où la maréchaussée était à portée de l'atteindre. On le poursuit, on le laisse prendre. On le met en prison, on le juge, on le condamne à mort, on le mène au lieu du supplice, il s'agenouille, et les fusils sont déjà braqués sur lui quand Louise arrive tout essoufflée, une feuille de papier à la main. C'est la grâce du déserteur, qu'elle a obtenue du roi.

Ce sujet est fort simple; mais on comprend qu'il donne lieu à des scènes intéressantes, et l'auteur en a su égayer la couleur un peu sombre par le rôle épisodique du soldat Montanciel.

Ce rôle est aujourd'hui fort bien rempli par M. Mockler, à qui doit revenir, pour une grande part, l'honneur du succès de la reprise du *Déserteur*. Il le joue avec beaucoup de goût et de distinction. Son éternelle ivresse est plaisante et point du tout désagréable, et il ne franchit jamais la limite qui sépare la mauvaise plaisanterie de la bonne, limite presque imperceptible et où il est si difficile de s'arrêter! En quelque position que l'auteur du poème place Montanciel, qu'il épelle sa leçon de lecture, ou qu'il se fache contre Alexis qui le renverse d'un seul coup de poing, ou qu'il abuse de la miséricorde du grand cousin Bertrand, et déroule son interminable cravate (incident burlesque dont la gravure, annexée à cet article, peut donner une idée à nos lecteurs), jamais M. Mockler n'est vulgaire.

Il chante son rôle comme il le jone, et il a de charmants morceaux à exécuter. Les deux airs *bouffes* que Monsigny a mis dans cet ouvrage sont deux chefs-d'œuvre. Le style bouffe était encore, à cette époque d'invention toute récente, et l'on est surpris qu'un musicien français qui n'avait pas, comme Grétry, habité l'Italie pendant plusieurs années, ait pu si vite et si complètement en surprendre les secrets et s'en approprier les ressources.

Dans les morceaux sérieux, qui sont en majorité dans cette partition, Monsigny est surtout remarquable par la variété et l'énergie de son expression. Les airs d'Alexis ont sous ce rapport un très-grand mérite, ainsi qu'un duo et un trio dans lesquels on a admiré des mélodies charmantes traitées avec une grande habileté de contre-pointiste. En somme, le suffrage de la génération actuelle vient de sanctifier les applaudissements que le *Déserteur* a constamment obtenus des générations précédentes, et c'est un heu et noble triomphe. Parmi les œuvres contemporaines y en a-t-il beaucoup qui soient destinées à une si longue vie, et auxquelles on puisse promettre, dans soixante-quatorze ans, un succès comparable à celui que le *Déserteur* vient d'obtenir?



Eve, drame en cinq actes de M. Léon Gozlan (THÉÂTRE-FRANÇAIS). — Madame Roland, drame en trois actes de Madame Ancelot (VAUDEVILLE).

Eve est une quakeresse; son père, le quaker Daniel, habite la Pensylvanie; c'est un homme bon, simple, vertueux comme sa croyance le l'enseigne, et adoptant sa fille. Eve, cependant, inquiète cette tendresse paternelle; non pas qu'elle ait le moindre vice et commette la moindre faute; Eve est la vertu même; mais elle a des moments d'extase, comme Jeanne d'Arc, et rêve à l'affranchissement de son pays. Nous sommes aux premiers temps de l'insurrection de l'Amérique du Nord contre l'Angleterre. Dans ses heures d'enthousiasme patriote, Eve s'échappe de la maison du vieux Daniel et se perd dans les bois et sur les monts, encourageant les insurgés par sa présence; l'armée américaine la prend pour son ange pro-



(Hôtel de M. Molé, rue de la Ville-l'Évêque.)

si prodigieuse facilité, ces heures, il les consacre à la peinture. Or, ce que Graillou appelle peinture, c'est un certain mélange de jaune et de bleu étalé sur une grande toile. « Nous avons fait à Graillou, dit l'auteur d'un des récits anxiolé, nous empruntons le nôtre, » de timides observations sur sa monomanie de peinture; il nous a répondu, avec une certaine aigreur : « Voulez-vous donc que je me privé de mes récréations? » A cela nous n'avions rien à dire. Nous nous sommes retiré en faisant des vœux bien sincères pour que Graillou, qui peut nous compter au nombre des admirateurs les plus fatigues de son talent de statuaire, se récrie le moins souvent possible.

En feuilletant les archives du greffe du tribunal civil de Château-Thierry, on vient de trouver quelques lignes échappées à la plume de Jean de Lafontaine. Malheureusement, l'autographe de notre immortel fabuliste est fort peu poétique et ne contient que la cession du banc qu'il possédait dans l'église de cette ville. Ce petit billet, annexé à des actes au-

thentiques, nettement et très-fidèlement écrit tout entier de la main du signataire, ne manque pas d'un certain cachet d'originalité qui le rend digne de son auteur. Nous le reproduisons textuellement, sans ajouter un point ni un accent : « Je soussigné cède et transporte à M. l'Intrel, gentilhomme de la vénérable, demeurant à Chasteau Thierry le droit et propriété telle qu'il me soit apparent au banc place et cabinet que j'ay dans l'église de Chasteau Thierry sous le jupe pour en jour pour luy toutefois seulement après le decess de demoiselle Marie Hericart ma femme et ce pour des raisons et considérations qui sont particulières entre nous fait à Chasteau Thierry ce deuxième janvier mil six cent soixante et seize.

DE LA FONTAINE. »

La mort ne nous a donné à enregistrer cette semaine aucun nom illustre dans la politique, dans la littérature ou dans les arts. C'est le cas de dire bien bas, avec la prudence de Fontenelle : *Chut!*

Théâtres.



Théâtre de l'Opéra-Comique. — *Le Déserteur*. — Montanciel, Mockler; Bertrand, Sainte-Foy.

OPÉRA-COMIQUE. — Reprise du *Déserteur*.

Qui ne connaît l'histoire d'Alexis et de Louise, la fille à Jean-Louis, fermier de madame la duchesse, et celle du grand cousin Bertrand, qui joue à la corde et fait le doubletour avec tant de grâce et un talent si distingué?

Qui peut avoir oublié Montanciel, ce dragon si agréable, toujours entre deux vins, et qui trouve cette position si comode? — Brave soldat après tout, fidèle à son capitaine, intratable sur le point d'honneur, qui s'est fait mettre en prison pour avoir le temps d'apprendre à lire, et qui a déjà fait tant de progrès dans cet art utile, qu'après avoir long-

L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.

teuteur, l'arnée anglaise pour son mauvais génie. Vouz comprenez maintenant l'inquiétude de Daniel ; il n'est pas rassurant d'avoir une fille qui court ainsi les champs.

Eve n'est pas seulement possédée par le désir de délivrer l'Amérique ; elle veut détruire un ennemi mortel de sa religion et des siens, le marquis Acton de Kermar ; Eve ente Judith sur Jeanne l'Arc.

Le marquis de Kermar a des vices terribles et des passions formidables ; il bat et tue ses esclaves pour un mot, change de maîtresse tous les jours, déshonneur les familles et poursuit particulièrement les quakers d'une haine féroce, sous prétexte qu'ils prêchent l'égalité et la fraternité. Kermar ne vient pas de cette philosophie, et de temps en temps il fait crever les yeux à un quaker ou deux, pour les en guérir.

Kermar demeure à Québec, dans le Canada ; c'est donc à Québec qu'Eve va le trouver pour le tuer, comme Judith tua Holopherne ; le vieux Daniel, qui devine le sanglant projet de sa fille, la suit à la piste.

Judith avait gagné tout droit la tente d'Holopherne ; Eve fait plus de façons : elle se promène dans les forêts qui avoisinent le château de Kermar, et au moindre bruit s'esquive comme une biche légère. Tout en errant à travers bois, Eve préserve Kermar, qu'elle ne connaît pas, de la piqûre d'un

venimeux serpent, et sauve ainsi la vie à l'homme qu'elle veut tuer : la contradiction est flagrante.

Cette rencontre suffit pour rendre Kermar épouvantablement amoureux d'Eve ; et comme c'est un homme qui n'a pas l'habileté d'attendre, il met ses esclaves à sa poursuite. Les esclaves font si bien, qu'ils s'emparent de la belle quakeresse et l'amènent au château. Ainsi Eve est chez Kermar. Que ne le frappe-t-elle ? Elle n'en a plus le courage ; sa haine est désemée, ou plutôt l'amour lui a fait place : Eve aime Kermar, comme elle en est aimée. Ceci contrarie très-fort l'esclave Caprice, la bien-aimée et la favorite de Kermar avant l'arrivée d'Eve. Caprice n'a pas d'autre ressource que de chercher à se venger, et elle se vengera. Il y a, sur le lac voisin aux eaux dormantes, certaines fleurs jaunes qui composent un poison parfait pour en finir avec une rivale. Caprice en fera son affaire.

Kermar d'abord n'a pas d'autre idée que de s'amuser d'Eve comme il s'est amusé de tant d'autres ; mais tout à coup, pour la première fois de sa vie criminelle, il hésite et se trouble ; l'innocence, la pudeur, la sérenité d'Eve, l'émeuvent malgré lui ; il faut cependant qu'il possède Eve ! Un homme comme lui, qui n'a jamais mis de bornes à ses désirs, dont la passion s'est toujours satisfait à l'instant même, de gré ou

de force ; un Kermar, qui joue, qui tue, qui se livre aveuglément aux cupresses les plus monstrueux et crève les yeux aux quakers ; un tel don Juan, un tel démon, un tel damné rebrouillerait devant un enfant ? non pas. Kermar se met donc à attaquer Eve par tous les moyens de séduction que son nom, son audace, son esprit, sa richesse, peuvent lui fournir : promesses, flatteries, le plaisir et l'or, il n'épargne rien, le serpent ! Eve cependant résiste et ne mord point à cette pomme. Tandis que le combat s'engage, Caprice, obligée par Kermar de servir Eve à genoux, a tenté de l'empoisonner ; mais le crime avorte ; Caprice prendra plus tard sa revanche.

Ce n'est pas seulement la vertu d'Eve que Kermar a pour adversaire, mais encore le ressentiment de Daniel, arrivé à Québec et réchampi sa fille, mais les remontrances du vieux dieu de Kermar, pauvre vieillard dont la raison est affaiblie par le chagrin et le malheur. La passion de Kermar se ridoit contre cette double attaque de deux pères irrités ; il traite Daniel comme un quaker, et lui ferait volontiers crever les yeux, suivant son habitude ; quant au vieux dieu, il le chasse de sa maison. Oui, le fils chasse son père !

Daniel aura recours au gouverneur de Québec, et lui demandera justice. Que m'importe ? dit Kermar ; et il armé ses



(Théâtre-Français. — Première représentation d'*Frère*, second acte. — Le marquis de Kermar, Firmin-Rosemberg, Brindeau ; Dapremire, Mirecourt ; Eve, mademoiselle Plessis ; Caprice, madame Mélange.)

esclaves pour défendre son château et repousser toute attaque de la force publique.

Vous le voyez, Kermar est arrivé au paroxysme de la passion et de la violence. Maintenant rien ne le retient plus ; qu'Eve se prépare à subir enfin la défaite. Quoi donc ? Kermar recule encore ! l'ange intime le démonte ! Pour étonner cette hésitation de sa conscience, Kermar cherche à réveiller son audace à la flamme d'une lieuvre brillante, et tout chancelant, le voici qui frappe violemment à la porte d'Eve. En est-ce fait, ô douce brebis, et seras-tu dévorée par ce tigre furieux ?

Tout à coup la scène change, le tigre apaise ses rugissements et devient doux comme un agneau sans tache. Qui produit cette conversion dans le cœur de Kermar ? qui fait un saint d'un damné ? la nouvelle subite de la mort de sa mère. Ce frêpas mattendo, cette disparition rapide de sa mère, qu'il aimait, jette au cœur de Kermar la crainte et le doute ; il interroge sa vie passée, il se juge et se condamne. Aussitôt commencent le repentir et la pénitence : Kermar appelle Daniel pour lui demander pardon et lui remettre sa fille ; il se prosterner humblement aux genoux du vieux duc, son père, qu'il avait outragé et chassé ; il rend la liberté à ses esclaves, qu'il traitait avec l'inhumanité d'un bourreau ; Kermar fait plus encore, pousse le repentir jusqu'à l'humiliation, souffre l'injure sans se plaindre, et refuse un duel, au risque d'être traité de lâche, lui, l'intégrale, le terrible Kermar ! Après

quoi, ce persécuteur des quakers se fait quaker lui-même pour achever l'expiation.

Qu'est devenue Eve, cependant ? Eve, pour se mettre à l'abri des poursuites de Kermar et se défendre contre son propre cœur, Eve s'est confiée à Caprice ; alors la jalouse Caprice a si bien fait que, sous prétexte de sauver Kermar d'un grand danger, elle a entraîné Eve dans une démarque qui, laissant au fond sa vertu intacte, la déshonneur par l'apparence. Caprice est vengée : Eve lutte vainement contre cette prévention de l'opinion publique. Elle s'enfuit pour se dérober à cette honte imméritée, tandis que Kermar se met à la tête des insurgés américains, pour rendre utile une vie jusque-là nusible, pour laver son passé par un présent et un avenir glorieux.

Puis tard, Eve et Kermar se retrouvent : Eve, devant le tribunal des quakers ses frères, sous le poids d'une accusation d'impunité ; Kermar, au contraire, victorieux et triomphant. Les Américains le nomment leur sauveur, et les quakers le choisissent pour leur suprême juge. Triste mission ! car c'est Eve que Kermar doit juger ! Les faits attestés par Caprice entraîneront la condamnation de l'innocente Eve. Daniel se désespère ; Kermar fait comme Daniel ; mais, Dien merci, Eve trouve enfin le moyen de se justifier. Ce moyen lui est fourni par l'étonnant ménage qui l'a compromise, par un certain marquis de Rosenberg, que nous n'avons pu placer dans notre récit, attendu qu'il joue, dans le drame de M. Gozlan, un rôle assez considérable, il est vrai, mais tout à fait en dehors de l'action principale.

Pour aller droit au fait, et c'est là un point difficile dans un drame tellement compliqué de hors-d'œuvre romanesques, il a donc fallu mettre de côté ce Rosenberg, venu tout exprès de France, sur la réputation de Kermar, pour lutter avec lui de folies, le provoquer en duel et lui enlever ses maîtresses ; il a fallu passer sous silence les compagnons de débauche de Kermar, leurs insolences, leurs orgies, leurs duels, mille fautes cruelles et bizarres de Kermar lui-même, mille récits merveilleux, mille incroyables aventures, les surprises, les mystères et les reconnaissances dont le drame de M. Gozlan est surabondamment pourvus.

Ce luxe de détails infinis, qui se croisent et se débattent dans les ténèbres, est le grand vice de l'ouvrage ; il est plein d'inventions, mais d'inventions pâle-mûre accumulées ; l'esprit y ahonde, mais il va jusqu'à l'exces, et déborde souvent en images prétentieuses, fausses et de mauvais goût. Que vous dirai-je ? il y a là plus de nullesses qu'il n'en faut pour faire une pièce ; mais c'est l'ordre, le goût, la clarté, la logique, l'ensemble, qui manquent à ces éléments épars.

Le public n'a pas laissé M. Gozlan sans conseils et sans avertissements ; toujours prêt à applaudir les scènes spirituelles et intéressantes, il s'est montré sévère et juste aux fautes de l'auteur. Les deux derniers actes se sont achetés au milieu de la tempête ; mais c'est un de ces naufrages qui

L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.

n'enlouissent ni le vaissau ni l'équipage ; *Eve*, par ses bizarries nouées, excitera la curiosité, et la curiosité est très-proche parente d'un succès.

Le théâtre a fait de grands frais de costumes et de décors. Tous les acteurs ont joué loyalement et bravement ; il faut citer entre les plus habiles mademoiselle Plessis, M. Firmin et M. Ligier.

Quelques jours avant, madame Aucelot faisait aussi son petit roman, bien que madame Aucelot ait certainement cru faire de l'histoire. C'est une des plus nobles et des plus touchantes figures de la Révolution française que madame Aucelot a choisie pour sujet à son éducation romanesque ; fut nommée madame Roland.

Nous voyons d'abord madame Roland, qui n'est encore que Manon Philomène, chez le docteur D'Ormeau ; déjà Manon est possédée de l'amour de la liberté ; à cet amour sérieux se mêle un autre amour, un tendre penchant pour Bartharoux. C'est au milieu de ces révés que la Révolution les surprend tous deux ; et tous deux saluent du plus ardent de leur âme cette grande aurore d'une ère immense.

Puis tard, Manon Philomène devient madame Roland, et Bartharoux met, comme membre de la Convention, son eloquence au service de la cause nationale. Femme du ministre de l'intérieur, madame Roland emploie son autorité, d'une part à défendre la patrie, de l'autre à adoucir le sort des proscrits que frappe le malheur des temps.

Peu à peu la tempête révolutionnaire menace toutes les têtes, et ne respecte pas même les plus dévouées et les plus patriotes ; nous retrouverons Bartharoux et madame Roland à l'Abbaye, marchant à l'échafaud d'un pas héroïque.

Ce sujet, simple en apparence, est nové dans une foule d'épisodes qui l'allonguent et lui donnent tous les caractères d'une œuvre de fantaisie, sous prétexte de la Révolution. — Peut-être serait-il mieux de ne pas jouer ainsi avec de tels événements et de tels hommes, et de ne point les rapêter jusqu'au Vandeville. Il y a cependant des mots spirituels et quelque intérêt dans cette pièce, quoique l'effet en soit bien sombre pour un théâtre habitué aux chansons. (Le Vandeville à tort de toucher à la hache.)

Misère Publique.

L'hiver approche : pour le riche c'est la saison du luxe et des plaisirs, pour le pauvre c'est celle du déniement et des plus rudes souffrances. Mais comme c'est le temps aussi où, de toutes parts, les magistrats en aumône et les bureaux de bienfaisance font appel aux hommes heureux pour qu'ils viennent en aide aux indigents, nous croyons que c'est le moment de dresser une statistique de la misère.

D'après le recensement fait en 1831, le chiffre total des individus reçus dans France par les hospices et hôpitaux se montait à 95,555. Mais la division de ces malheureux entre les départements ne saurait rien prouver quant à la misère proportionnelle qui y règne. En effet, nous voyons dans ces tableaux qu'en général ce sont précisément les départements où il y a le plus d'asile qui, ayant trouvé le plus facilement des ressources pour fonder de grands établissements de charité et pour secourir la misère sur une plus large échelle, fournissent le chiffre le plus élevé ; tandis que les autres départements qui n'ont pu reconnaître aux moyens moyens, quoique la misère y soit plus grande, fournissent nécessairement et malheureusement un chiffre moins considérable à la statistique ministerielle. Ce document ne prouve donc pas plus que ces autres calculs qui établissent que, dans le département du Nord, sur 6 habitants on en compte un qui a besoin d'être secouru, tandis que, dans la Creuse, il ne se trouve qu'un pauvre sur 58 personnes. Ces chiffres furent-ils exacts, on aurait à se demander si la situation des 37 habitants de la Creuse, considérés comme non indigents parce qu'ils ne sont pas secourus, leur permettrait, alors qu'ils y seraient portés, de venir aussi efficacement en aide à l'indigent qui est à côté d'eux que la situation des 5 citoyens assis du Nord leur permet d'adopter la position de leur concitoyen pauvre. Il est évident que des associations de secours mutuels entre travailleurs, qui une meilleure réglementation du travail modifierait bien promptement la proportion dans ce dernier département. Mais quelle nombreuses et quelles lentes améliorations ne faudra-t-il pas pour que la proportion donnée ne soit plus mesurable dans les départements pauvres du centre, et de quelques autres parties de la France ?

A Paris la situation est vuement constatée, et les chiffres ont une signification plus réelle. Nous ne nous occuperaons pas aujourd'hui de la partie de la population qui est traitée et reçueillie dans les hôpitaux et les hospices. Il y a à tout un travail à part que nous nous proposons bien d'entreprendre, mais quant à présent nous ne supposerons que la population indigente secourue à domicile par les bureaux de bienfaisance.

En 1831, dernier exercice sur lequel l'administration ait publié son travail de compte-rendu, 29,282 ménages indigents ont été secourus. Ce chiffre se décompose ainsi :

Ménages ayant reçu des secours temporaires.	10,121
— — — des secours annuels ordinaires.	14,585
— — — Octogénaires.	1,225
— — — Septuagénaires.	1,962
— — — Avénages.	1,051
— — — Paralytiques.	256
Total égal.	29,282

Le nombre était de 50,531 en 1829, de 51,725 en 1852, de

28,969 en 1855, et de 26,956 en 1853. Ainsi, malgré l'augmentation constante de la population, le nombre des indigents avait constamment décliné depuis 1852, époque à laquelle le commerce et l'industrie commencèrent à prendre du développement, jusqu'en 1858, année de leur apogée. C'est à la fin de cette dernière année qu'on vit commencer la crise à l'influence de laquelle le commerce n'a pas échappé depuis, et dont l'un des effets a été d'augmenter le nombre des indigents de près d'un dixième.

Les 29,282 ménages secourus en 1831 comprenaient 66,487 individus. Ils étaient plus surchargés de famille que ceux de 1829, car à cette dernière date, quoique le chiffre des ménages fut plus élevé de 1,079, le nombre des individus secourus était moindre de 5,782.

Les chefs de ménages indigents se classaient de la manière suivante : mariés, 11,917 ; veufs, 10,408 ; femmes abandonnées, 1,898. On y ajoutait ensuite : célibataires adultes, 4,496 ; célibataires orphelins, 365.

Sur les 29,282 chefs de ménage secourus, 13,250 ont moins de soixante ans ; 14,032 ont dépassé cet âge. On y compte un seul centenaire.

Leoyer des lieux qui occupent ces ménages secourus est, pour 3,593 d'entre eux, de 50 fr. et au-dessous ; il est de 51 à 100 fr. pour 12,680 ; de 101 à 200 fr. pour 3,681 ; de 201 à 500 fr. pour 187 ; de 501 à 400 fr. pour 15 ; au-dessus de 400 fr. pour 2 seulement ; 5,005 sont logés à titre gratuit, et 2,517 le sont comme portiers.

Dans les 29,282 ménages, 15,493 ont pour chefs des hommes. Nous ne donnerons pas la répartition du nombre entier entre les diverses professions, mais nous indiquerons le chiffre pour lequel quelques-unes y figurent. En faisant, nous n'avons pas la prétention de fournir des éléments de calculs sur l'aisance et les ressources de telle profession comparée à telle autre ; la statistique ne fait souvent que complaire à l'curiosité, elle tombe dans le ridicule quand elle a la prétention de l'éclairer toujours, et nous n'interrogerons pas Parent-Duchatelet dans son livre sur les femmes dégradées, qui, prenant à coup sûr quelque exception que nous voulions ignorer pour un des éléments de ses calculs, dit que, dans une période le temps qu'il détermine, sur tel nombre de ces malheureuses qui fuissent par se marier, il y en a une qui épouse un membre du Conseil d'Etat.

Nous remarquons d'abord sur le tableau général que cinq états qui, précédemment, comprenaient des indigents secourus, n'en ont point eu en 1831 : ce sont les abbétriers, les arroiseurs, les ciriers, les lumineurs et les cimentiers. — Les affûteurs, apprêteurs de draps, artificiers, batteurs d'or, charcutiers, chocolatiers, décalageurs, égoutteurs, facteurs, machinistes, pédicures, satineurs, n'en ont compté qu'un seul chacun. — Nous remarquons encore, dans les professions où il y a eu peu d'indigents à secourir ou du moins secourus, les bandagistes, les brodeurs en or, les dentistes, les estaponeurs, les frangiers, les interprétes, les lapidaires, les mouleurs en plâtre, les parcheminiers, les parfumeurs, les serrisseurs, qui n'y figurent chacun que pour deux ; — les artistes dramatiques, les chantres de paroisse, qui y sont portés chacun pour trois.

Les dessinateurs fournissent quatre indigents ; les libraires et bouquinistes, six ; les compositeurs d'imprimerie, pour lesquels le travail est cependant fort inégal, mais qui ont eu le bon esprit d'entrer largement dans la voie des caisses de secours mutuels, six, chiffre bien peu élevé en raison de leur grand nombre ; les graveurs, quinze ; les relieurs, cinq-quatre. Quant aux imprimeurs en caractères, dont l'emploi des machines a diminué sensiblement les garanties d'occupation, cent trente-neuf ont été dans la nécessité de recourir aux secours.

Vingt-sept tambours se sont trouvés dans la même situation.

Dans les chiffres dépassant la centaine, nous trouvons : les charpentiers, 111 ; les tourneurs, 119 ; les chiffonniers, 122 ; les fileurs de coton, laine et soie, 121 ; les tisserands, 129 ; les tressiers, 150 ; les savetières, 151 ; les anciens domestiques, 152 ; les charrières, 130 ; les anciens employés et écrivains, 140 ; les manœuvres, 140 ; les balayeurs, 149 ; les corroyeurs, tanneurs, mégisseries et peausseries, 156 ; les cocher, 171 ; les porteurs d'eau, 189 ; les échénistes, 192 ; les bouquiniers, 197 ; les peintres, vitriers et couleurs, 278 ; les magots, 300 ; lessier, 355 ; les menuisiers, 406 ; les tailleurs d'habits, 477 ; les marchands revendeurs, 778 ; les cordonniers, 880 ; les commissionnaires et hommes de peine, 1,129 ; les portières (hommes), 1,285 ; les journaliers, 1,803 ; les individus sans état, 1,982.

Le rapport de la population indigente à la population générale de Paris a été, en 1831 (préparant pour cette dernière le résultat du recensement de 1856), de 1 sur 15 habitants 507 millièmes. Voici le rapport dans les arrondissements :

Dans le 2 ^e , 1 indigent sur 55 habitants	705 millièmes.
— 5 ^e , 1 —	27 — 452 —
— 10 ^e , 1 —	19 — 172 —
— 14 ^e , 1 —	17 — 985 —
— 3 ^e , 1 —	47 — 951 —
— 7 ^e , 1 —	17 — 621 —
— 11 ^e , 1 —	16 — 180 —
— 6 ^e , 1 —	13 — 903 —
— 4 ^e , 1 —	15 — 736 —
— 9 ^e , 1 —	8 — 127 —
— 8 ^e , 1 —	6 — 397 —
— 12 ^e , 1 —	6 — 253 —

Les recettes faites par les bureaux de bienfaisance sont le produit d'une subvention de l'administration des hospices, de legs et donations, de dons, collectes et souscriptions (en 1831, 239,349 fr.) ; des troncs et quêtes dans les églises (27,692 fr.) ; de représentations théâtrales, bals et concerts (9,182 fr.) ; et d'autres fonds généraux et spéciaux.

Leur dépense a été, en 1831, de 1,361,653 fr. Le douzième

arrondissement, le plus chargé d'indigents, est entré dans ce chiffre pour 241,525 fr. C'est presque toujours en objets d'habillement et de couche, en pain, en viande, en bouillon et comestibles, en médicaments, en combustibles, que ce budget de bienfaisance est dépensé. Les secours en nature sont démontrés par l'expérience être bien préférables aux secours en argent. Cependant, ceux-ci étant parfois indispensables, 95,811 fr. ont été distribués en espèces.

Que les caisses de secours mutuels se multiplient, car il est plus digne de s'assurer contre le besoin que de demander aide à la bienfaisance publique ; que l'ouvrier soit prévoyant quand il est occupé ; que les maîtres comprennent que si la société regarde leurs coalitions comme moins dangereuses que celles des travailleurs, la morale ne les considère pas comme moins coupables ; que le gouvernement, par des traités de commerce bien entendus, imprime à l'industrie une activité impulsion ; enfin, que la charité s'accroisse, car la misère n'a pas diminué, et les bureaux de bienfaisance, outre qu'ils ont eu à se courir, dans l'année qui vient de servir de base à nos calculs, 66,487 individus, auraient eu besoin d'autres ressources encore pour vaincre la réserve souvent suicidaire paupières honteux qu'on n'estime pas à moins de 15,000.

Une Bouteille de Champagne.

NOUVELLE.

Par une sereine matinée de printemps, le bandit Shinderhamns était couché sur l'herbe, aux pieds de Julie Biasius, le long de cette magnifique sapinière qui borde le monastère d'Eberbach, au-dessus de Kiedrich, dans le duché de Nassau. De ce belvédère, on voyait le Rhin, festonné de vignobles, se perdre au sein d'un horizon de châteaux, et le soleil levant doré à la fois Johannberg et Mayence. Dans les clairières de la forêt, non loin du chef, sommeillaient et là, par groupes rares et pittoresques, ses plus braves compagnons, Moise, Picard, Jik-Jak, Zaghet, Pierre le Noir, tous redoutés depuis les bords de la Moselle jusqu'aux landes de Hanovre. Shinderhamns lisait *Werther*, dont la réputation était encore naissante, et Julie Biasius, jeune fille de Zerbst, prisonnière de la baude, dont le capitaine voulait faire sa maîtresse, écoutait la voix du bandit, tout en enveloppant avec distraction une branche de saule.

« Julie, dit le jeune homme en interrompant sa lecture, vous avez bien tort d'exiger que je vous lise ce roman jusqu'à la dernière page ; il me peut se terminer que par une catastrophe. Je vous le conseille franchement, arrêtez-vous là. Je serai comme un amour où le début est toujours si beau... »

— Qu'on presse toujours le dénouement, n'est-ce pas ? Mon cher capitaine, lisez, je vous prie. Un rouan ne m'épouvanterait guère.

— C'est un peu bien volontaire pour une captive, madame.

— Vous trouvez ? Mais elle lâcha la branche de saule, se mit à boucler les blinds cheveux du bandit, et Shinderhamns, ému, reprit son livre en rougissant de plaisir.

« Du reste, peu m'importe, dit-il à voix basse ; vos yeux ne seront que plus beaux s'ils viennent à pleurer. Où donc en étais-je ?

— Vous me disiez qu'au plus beau moment du succès de *Werther*, ayant un jour rencontré sur le Hundsrück la jeune femme de Iurawnick qui servit de modèle à Charlotte de Goethe, un accès de fureur vous prit, et qu'en mémoire de tout ce que son amant avait souffert pour elle, vous eûtes un instant la singulière envie de la tuer.

— C'est vrai, reprit Shinderhamns en laissant rouler le livre jusqu'au fond du précipice ; mais cette envie, je me suis passée, ajouta-t-il avec un regard sombre que Julie soutint sans émotion apparente. Comme ce livre immortel vient de rouler dans l'abîme, de même Charlotte y disparut elle-même. Je sais la malheureuse femme par les cheveux, qu'elle avait longs et noirs comme vous, je lui ordonna de recommander son amie à Dieu, et je la trainai sur le revers de la montagne : là, je soulevai son corps frêle et délicat, je murmurai le nom de son amant, je la balancai longtemps au-dessus du gouffre ses membres déjà glacés d'épouvante, puis tout m'échappa... »

— Et Charlotte roula dans le précipice ? dit Julie.

— Oui, ma belle ; et si j'avais pu rendre en même temps la vie à Werther, j'aurais été obligé de le faire mourir, car il était affreux de la voir déclarée par les ronces, tendant ses bras nus, criant et luttant contre la cascade qui l'emportait dans le Rhin.

— Et qu'ont-ils dit, vos hommes ?

— Je les ai conduits au siège d'un monastère, nous avons battu la porte en briques avec un erculex, les hommes leur ont versé à grands verres du bestekrog, et ils n'ont rien dit.

— Ce sont des lâches ! Moi, je fusse arraché le poignard qui dort à votre costume, et il y aurait en deux victimes pour le succès d'un roman. »

Le bandit Shinderhamns se mit à rire, et prenait la branche de saule, l'effeuilla tranquillement à son tour.

« Picard ! s'écria-t-il bientôt en voyant un de ses lieutenants grimper vers lui à travers les sapins, veillez aux François et faites relever les sentinelles. Je vais finir une pipe. »

Les gendarmes de Mayence, à cette époque, poursuivaient la horde du bandit jusqu'en le territoire hanovrien ; Napoléon et la Prusse (c'était en 1802) s'entendaient parfaitement à cet égard. L'association des brigands de Hundsrück avait été en partie le résultat des guerres entreprises par les Français pour l'occupation de la Hollande, de la Belgique et des

L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.

Etats qui forment aujourd'hui le grand-duché du Bas-Rhin. Fondée d'abord par une famille israélite de Windschot, près de Groningue en Hollande, elle prospérit des guerres de la Révolution pour étendre dans le nord de l'Allemagne sa formidable et mystérieuse puissance. On n'entendait parler depuis Bruxelles jusqu'au Hartz que de Juifs étranglés, de châteaux rongués, même de villes emportées d'assaut; les paysannes du mont Jöte ne descendirent plus sur la Roer pour vendre leurs œufs au marché d'Aix-la-Chapelle, sans péril de mort, et les amateurs qui voyageaient à pied pour tater le crâne de Charlemagne à Cologne on croqua sur leurs albums le vaisseau de la cathédrale de Mayence, hésitaient longtemps à franchir les Ardennes, dont le *hibou* Shinderhannes gardait le défilé.

C'est en visitant le *Dos du Chien* (Hundsruck), chaîne où maintenant errait sa bande, que Shinderhannes rencontra Julie Blasius. Vertueuse et dévote, cette femme résolut de dompter le brigand, et, comme il en était fous, de convertir l'homme par l'amour. Elle résistait à sa passion, elle voulait un mariage, elle exigeait surtout que son amant renonçât à braver la Justice, et en quelques sortes prit une retraite. Mais, en attendant, Julie ne partagait pas moins la dangereuse vie de Shinderhannes; elle s'habillait en homme, galopait dans les forêts, se battait même avec les gendarmes. Tantôt, sous les têtes et avec les grâces d'une contesse, elle donnait le ton aux habitués des eaux de Wiesbaden, jetant l'argent par la fenêtre, et présentant le bandit dans les salons sous l'incognito d'un baron suédois; tantôt, coiffée de la toque à la hussarde et la carabine sur l'épaule, elle rentrait le festin à pied les sceptres du Taureau, et juchait la route, avec sa blanche main, de ces branches d'arbre qui étaient le doigt indicateur et les pierres milliaires des brigands.

« ... Et Charlotte roula dans le précipice! » répétait Julie en se promenant sous les sapins. Peu à peu elle devint pensée, ses regards se fixèrent sur l'herbe, son visage pâlit, et elle resta longtemps dans cette absorbante immobilité du corps si complète et si lourde qu'on dirait que l'âme a doucement quitté son étui et que la chair, au lieu d'un être vivant, n'est plus qu'une chose, que néant ou rien; seulement, par intervalles, de la bouche de marbre de Julie, tombaient encore ces paroles sinistres :

« Et Charlotte roula dans le précipice! »

Cette révélation dura près d'une heure. En relevant la tête, Julie fut debout, en face d'elle et dans une attitude mélancolique, le lieutenant Picard, Français d'origine, ancien soldat de Frédéric, un de ces aventuriers cosmopolites qui n'ont ni fortune, ni famille, ni patrie, mais auxquels l'audace tient ordinairement lieu de tout. Picard aimait sincèrement Blasius. Elle s'en était aperçue; elle lui dit :

« Picard, j'ai soif; je voudrais bien boire un verre de ces vins de France dont vous nous parlez si souvent.

— Du bordeaux, madame?

— Non, lieutenant Picard. Lorsque j'étais femme de chambre de la princesse d'Anhalt, je ne buvais que ce vin-là. Je voudrais un verre de champagne.

— Les dernières bouteilles, par malheur, ont été bues hier.

— Par malheur, dites-vous, honteux? rien n'est plus vrai, car j'échangerais tous mes rachemires contre un verre de vin de Champagne; cherchez, je vous prie, »

La belle Allemande accompagna cet ordre d'un regard si doux, que Picard parut comme un chat sauvage entre les sapins; mais, au bout de dix minutes, il revint à pas lents et aussi morose que s'il eût manqué de tuer un riche abbé du Rhin.

« J'ai cherché, madame; il ne reste pas une seule bouteille de champagne. Madame veut-elle du tokai?

— Madame veut du vin de France, et elle veut du champagne, répondit la compatriote de Catherine II avec un geste impérieux et un regard éteignant; m'entendez-vous? »

Le lieutenant fut interdit. Au bruit de la querelle, Shinderhannes sortit de sa tente, la pipe à la bouche. C'était moins un brigand qu'un dandy. Du brigand, il avait l'œil dur et le visage mobile, la moustache dénusée, la veste de bilan, le poignard classique et la paire convenue de pistolets à la ceinture; mais du dandy, il avait les cheveux blancs et bouclés, les mains charmantes, des bottines rouges, un esprit séduisant, la plus jolie voix de ténor, et cette beauté naïve qui ameutait sur ses pas les jeunes filles de l'Efzel et du Lousberg comme un spectacle de quelque dieu terrestre du meurtre et de la volupté. C'était la plus poétique réalisation du héros de Schiller. D'ailleurs, l'amant de Julie n'avait pas vingt-deux ans. Ni en 1779, à Nastattien, d'une famille obscure et unscelle, Shinderhannes fut publiquement fouetté dans son enfance, et ce châtiment ignoble, qui fit de Jean-Jacques Rousseau un grand homme, exaspéra tellement le jeune Belge, qu'il résolut de se venger jusqu'à son dernier soupir, et par une guerre implacable, de l'affront qu'il avait reçu de la société. Les plus grands crimes, souvent, n'ont pas d'autre prétexte.

« Quel est ce bruit? demanda Shinderhannes en regardant Julie et Picard.

— C'est monsieur, dit Blasius, qui m'offre du tokai, quand je lui demande du champagne.

— Capitaine, s'écria Picard, ému de l'accusation, vous savez mieux que moi si j'ai tort. Vous avez bu vous-même hier la dernière bouteille d'épernay.

— Eh bien! reprit fièrement la jeune femme, qu'on aille en chercher dans la plaine!

— Où donc? fit le brigand avec un sourire.

— A Mayence, parbleu! Ne sommes-nous pas à deux lieues de Mayence?

— On ne les enverra pas déboucher à la potence, vos bouteilles de champagne. Belle Julie, est-ce votre désir?

— Mon désir est de boire du champagne; je n'en ai pas d'autre.

— Vos d'airs, madame, reprit sévèrement le bandit, ne sont pas plus raisonnables que votre mémoire. Ne vous rap-

pelez-vous déjà plus l'histoire de Charlotte? Je sais punir même les jolies femmes qui ont des caprices. Dans le *Dos du Chien*, je suis le seul maître après Dieu.

— Après Dieu et avant le crime, » dit hardiment Blasius. Picard recula épouvanté; la lame du poignard brillait dans la main droite du capitaine. Shinderhannes, de la main gauche, saisissant Julie par les cheveux, la courba jusqu'au ras de l'herbe aussi facilement que si c'eût été une tige de cou-drier.

— Demande grâce, fille du démon!

— Non, » répondit-elle.

Aussitôt le cachemire qui couvrait ses épaules vola dans l'air, et l'acier du stylet sillonna comme un éclair la peau satinée de son admirable poitrine.

— Capitaine! s'écria Picard en tombant à genou.

— Monsieur, lui dit rudement le chef, pour un soldat blanc sous le harnais du grand Frédéric, vous êtes bien délié! Je n'aime pas les lames sentimentales sur le Hundsruck; en littérature et dans les romans de Goethe, c'est différent. A la prochaine course en plaine, vous resterez à Mayence. Si Bonaparte vous fait pendre, tant pis pour vous. »

A ces mots, Shinderhannes remit la lame dans le fourreau, et tira un coup de pistolet en l'air. Les camarades de Picard, à ce signal, s'étaient approchés du chef, regrettent l'ordre de désarmer le vieux François, de ne plus lui parler, de ne rien lui offrir de sa part du butin de la veille, et, pour tout dire enfin, de le traîner aussi ridiculement que possible, en honnête homme. Alors le bandit tourna le dos à sa bien-aimée, reprit tranquillement sa pipe, et on n'entendit plus dans les sapins que le froissement de la fougère sous le talon des bottines des sentinelles.

Cependant la pointe de l'arme, en courant avec adresse sur le cou de Julie, y avait tracé comme le cercle d'un collier rouge qu'on aurait, à distance, jurié de corail. Ce reniflement de douleur et de rage. A ce moment il était midi. La masse irrégulière et confuse des édifices du couvent d'Eberbach, avec leurs flèches clancées, leurs voûtes légères, leurs aiguilles gothiques et leurs toits en étages, dont la plus grande partie remonte au douzième siècle, se dressait à l'ombre du feuillage dans le silence de la forêt et dans la chaleur du jour. Le derrière et le plus considérable des six monastères fondés en 1151 par saint Bernard (Tiefenthal, Göttertal, Eberbach, Erbings, Nottingotes et Marienhause), cette sainte maison, composée d'un palais et d'une église liés par des colonnades du style byzantin, n'offre partout, dans ses bas-reliefs comme dans ses lignes d'architecture les plus saillantes, pour type unique des symboles de ses origines, que la figure multipliée du cochon, qui signala, dès la chronique, à saint Bernard lui-même les endroits de la plaine où le fondateur trouverait de la pierre. Cette image burlesque, toutefois, n'apportait rien à la gaîté sombre du cloître dont quelques moines grossiers, respectés encore même en 1805 par le duc de Nassau, ouvraient humblement la retraite aux condotierri de Shinderhannes. Transformé aujourd'hui en hospice pour les fous, Eberbach prédestiné à cette destinée bizarre en abritant pèle-mêle des religieux et des bandits. Ce qui achevait ce tableau digne de Salvador Rosa, c'était la pesanteur de l'atmosphère, où l'oiseau ne chantait plus, où l'œil se parfumait d'arômes résineux, où la magnifique ardeur du soleil ne rappelait qu'avec plus d'effroi, vis-à-vis du monastère, le meurtre sacrilège de Charlotte. Les murmures de la cascade, rendus plus imposants par l'écho de la cloche des moines, semblaient lutter encore contre les plaintes de son agonie. Blasius laissa lentement glisser ses pieds sur la montagne et descendit ainsi pris du torrent, comme pour mieux protéger l'oreille aux derniers cris de la jeune fille.

Tristement appuyé contre le mur du portail, au dessous de la statue colossale de saint Bernard, et les regards tournés vers le Rhin, Picard attendait là, sous la surveillance d'un poste avancé, que l'heure la plus favorable de la nuit eût ramené pour la bande celle du combat et naturellement aussi l'heure de son départ. A la vue de Julie, ses yeux se mouillèrent de larmes.

— Picard, lui dit la prisonnière en se penchant au-dessus du précipice, n'entendez-vous pas comme moi gémir l'âme de Charlotte au fond de l'abîme?

— Hélas! madame, le crime était trop grand pour que cet étrange tombeau restât intact! La jeune fille tue par le capitaine Shinderhannes n'était pas la Charlotte de Werther.

— Vous n'espériez pas!

— Il avait connu à l'université de Goettingen l'abbé J., bénis de l'aventure dont Goethe a raconté les principales circonstances dans son livre. L'abbé J. fut le seul ami de Shinderhannes. Quand il se brisa la cervelle, notre capitaine, évidé, jura que la première femme qui s'offrirait à sa rencontre dans le *Dos du Chien* paierait pour la mémoire de son ami. Par honneur vous ne fûtes, madame, que la seconde; mais Shinderhannes avait déjà tenu son serment, et la première, une pauvre laitière de Kiedrich, y a passé...

— De quoi parlerez-vous donc ensemble? demanda à cet instant une voix taquine dont les intonations semblaient tomber du ciel.

Julie et Picard se retournèrent avec surprise... Le capitaine, sortant de la grande cour du monastère, s'était avancé docilement et il les regardait causer, du haut d'un tertre, avec cette tranquillité sinistre qui, dans une âme jalouse comme était la sienne, laissait pressentir de terribles orages.

Nous parlons, dit Blasius avec son intrépidité ordinaire, des génouillages qui s'élèvent, comme des lamentations funèbres, comme des accusations solennelles, du fond du précipice.

— Il paraît, reprit Shinderhannes d'un ton ironique, que votre interlocuteur aime singulièrement les beautés de la nature. Voici donc fois que je le surprends aujourd'hui au pêche d'admiration trop exclusive pour le paysage et pour la femme. Moi, j'ai peur des gens sensibles, et je les prie de rejoindre les camarades qui font des cartouches avec les moines dans la grotte; ce sera plus utile. »

Picard s'éloigna, Julie se coucha sur l'herbe, où elle reprit la branche de saule, et le bandit continua sa promenade avec une légèreté apparente; mais le renards grondaient enfin dans sa poitrine; il avait même reconnu l'horreur de son action. Ses yeux s'étaient presque mouillés, comme ceux de Picard, en apercevant du sang à la pointe de son poignard. Julie Blasius n'était-elle pas sa prisonnière, et, à ce titre, comme femme, n'avait-elle pas droit, même dans ses plus grandes inconséquences, à la pitie, au respect du bandit? Peut-être d'ailleurs la belle Allemande, jusqu'alors insensible aux prières de Shinderhannes, allait-elle enfin l'accepter pour époux, et changer son repaire en lit nuptial, en temple secret de bonheur! Un mouvement de colère féroce avait tout détruit.

« Cette charmante Julie! » murmurait Shinderhannes.

Et en disant ces paroles, il embrassait d'un regard flamboyant le corps de la jolie femme, mollement ramassé sur le gazon comme un cygne tapi dans un bouquet de fleurs. Le bandit vint tomber plutôt que s'asseoir aux genoux de la captive.

« Ma chère, lui dit-il, j'ai envie, comme Werther, de me tuer.

— Pour moi, sans doute? répondit Julie avec dédain.

— Peut-être, reprit le bandit les yeux baissés.

— Non, non, vous vous trompez, mon beau capitaine; il y a quelque chose de plus grossier dans vos passions. Si vous m'aimez, monsieur, c'est que le monastère d'Eberbach ne renferme qu'une femme, et cette femme, c'est moi.

— Tu as raison, dit Shinderhannes en lui saisissant la main; je donnerais Mayence, et Cologne, et Francfort, et la légende du comte Kuno, et Werther même, pour que la bouche me rendit ce baiser. Sans la femme, ô Julie!, le désert de l'homme est insupportable.

— Vous avez raison, monsieur, dit à son tour Blasius. Je donnerais aussi et Mayence, et Francfort, et Cologne, et la légende du comte Kuno, et Werther, et vous-même, capitaine, par-dessus le marché, pour une bouteille de vin de Champagne. L'âme de l'homme est un désert, et Dieu a fait le vin de Champagne pour qu'il fût supportable à la femme.

— Oh! ces filles d'Ève! s'écria le bandit, toujours semblables à leur mère! quand ce n'est pas la pomme, c'est la grappe.

— Et votre volonté, monsieur?

— Elle est accomplie. »

À ces mots, Shinderhannes sonna d'un cor qu'il portait suspendu à sa ceinture; la sonnerie répétée en longs échos et cet appel sinistre, auquel on vit bientôt répondre les brigands et les moines, qui se montrèrent pèle-mêle aux croisées de l'édifice.

ANDRÉ DELMIEU.

(La fin à un prochain numéro.)

La Saint-Hubert

Voici la fête du bienheureux patron des chasseurs; aucun saint du paradis n'est fêté chaque année avec plus d'exultation. En son honneur, tout homme qui sait manier un fusil, ou sonner de la trompe, se met en campagne, ce jour solennel, sans s'informer s'il pleut ou s'il fait beau temps. Le chasseur millionnaire rassemble ses parasites habitués pour cette solennité; s'il existe dans ses bois un superbe cerf dix cors, un sanglier-monstre, on le réserve pour être chassé le jour de saint Hubert. Le petit propriétaire invite quelques amis à l'ouverture d'un bois taillé où viennent des faisons du voisinage; il n'a pas voulu le visiter encore, car il aurait pu les égarer, et le jour de la Saint-Hubert ne peut pas se passer comme les autres jours. Le garde, vivant seul dans sa maisonnette au milieu des bois, braconne un peu plus que de coutume sur les terres de son maître, car il lui faut un lièvre pour son dîner.

Ainsi, dans toutes les classes de chasseurs, on fait ce jour ce qu'on n'a pas fait la veille, ce qu'on ne fera pas le lendemain. La Saint-Hubert ne se souvient que le jour de saint Hubert; un chasseur se fera tirer dans la somme tout autre jour de l'année. La chasse finie, quel dîner! Le vin de Champagne coulant à flots, et les chansons, et les histoires, je n'en finis pas si je voulais vous dire tout ce qu'on fait le jour de saint Hubert; je finirais encore moins si je racontais tout ce qu'en di.

Le 5 novembre il arrive des couples fabuleusement extraordinaires; on tire des lièvres à deux cents pas, on roule des sangliers comme des lapins, on assomme des ours avec la crasse du basil; au besoin, on égorgerait des rhinocéros, on rapporterait un éléphant dans le carrière. Si, parmi les convives, il se trouve un chasseur voyageur qui soit allé dans l'Inde, il aura fait coup double sur le tigre royal, et vous en entendrez le toutes les façons. Les voyageurs mentent, les chasseurs mentent; jugez à quelle subtilité de habileté doit se monter l'homme réunissant ces deux titres. Qu'importe! riez et ripostez, mais surtout ne vous montrez jamais incrédule; d'abord ce n'est pas poli, et puis vous refroidiriez la verve du conteur, et la causerie n'aurait plus d'entrain. Il faut mieux renvoyer la balle du moment qu'elle est lancée, et tout le monde y gagne. Toutes les fois que je me trouve en face d'un chasseur à histoires excentriques, je lui réponds par des histoires plus excentriques encore; c'est le meilleur moyen de le faire faire. Depuis longtemps Corrèze nous a donné cette réception:

J'aime à braver ainsi ces conteurs de nouvelles; El sujet que j'en vois quelqu'un s'imagine Que ce qu'il vient d'apprendre a de quoi m'étonner, Je le sens aussitôt d'un entoûme imaginaire Qui l'entoure lui-même et le force à se faire. Si tu pouvois savoir quel plaisir on a lors De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps!

Quand arrive le 5 novembre, le gibier a déjà vu le feu de très-près, les perdrix surtout mettent à se laisser approcher une mauvaise volonté désespérante. Alors, au lieu d'aller les chercher, on les fait venir à soi au moyen de rabatteurs; c'est un moyen certain pour brûler de la poudre. Les chasses en battue commencent ordinairement le jour de saint Hubert. Ce jour-là, les endroits réservés ne le sont plus; on tire de tous les côtés, on fait un tapage infernal; et notre glorieux patron doit être content du massacre et surtout du tapage qui se fait en son honneur.

Il en des chasseurs célèbrent la Saint-Hubert sans savoir la vie de leur protecteur ici-bas et dans le ciel. Si vous leur disez: Monsieur, qu'est-ce que saint Hubert? ils vous répondraient: C'est un saint dont la fête arrive le 5 novembre. — Mais à quelle époque vivait-il? pourquoi, comment a-t-il gagné le paradis? Ils resteraient bouche béante. Eh bien, je vais leur donner ici un petit abrégé de la vie de ce grand saint, pour qu'ils ne soient plus embarrassés quand on les interrogera.

Hubert était fils de Bertrand, duc d'Aquitaine; il naquit en l'an de grâce 656. Bertrand, fort brave homme, fatigué de la tyrannie d'Ebroin, maire du palais sous



(La Messe de Saint-Hubert. — Bénédiction des chiens.)



(Vision de Saint-Hubert.)

son, et lui fit épouser mademoiselle Floriane, fille de Dagobert, comte de Louvain. Les anciens chroniqueurs disent que la chasse lui faisait souvent oublier le service divin; il courrait sans cesse à cheval dans les bois; dimanche ou fête, Pâques ou Noël, rien ne pouvait l'arrêter. Un sanglier lui faisait manquer la messe, un chevreuil l'empêchait d'aller à vêpres. Un jour, c'était le vendredi-saint, Hubert, dans la forêt des Ardennes, vit le cerf qu'il chassait venir droit à lui. O prodige! le cerf portait un crucifix entre ses deux bois. Effrayé, il tombe à genoux et entend ces paroles: « O Hubert! jusqu'à quand pourstoiras-tu les bêtes des forêts? jusqu'à quand cette vainue passion te fera-t-elle négliger ton salut? Si tu me te convertis pas promptement, tu seras précipité dans l'enfer. » Hubert répondit: « Seigneur, me voici prêt à faire votre volonté. » Le cerf lui dit: « Ya chez mon serviteur Lambert à Maestricht, il te dira ce que tu dois faire. » Ainsi, dit la légende, Hubert, qui voulait chasser et prendre, fut lui-même chassé et pris. Saint Lambert, évêque de Maestricht, lui donna de bons conseils, et surtout de bons exemples pour gagner le ciel. Demeuré veuf, Hubert se retira dans la forêt des Ardennes, là où se trouve aujourd'hui le village de Saint-Hubert. Il y vécut longtemps de la vie contemplative, ne chassant plus que les loups, lorsqu'ils venaient l'attaquer.

Saint Lambert mourut assassiné, et Hubert le remplaça. Le jour de son sacre, un ange apporta du ciel une étole brodée



(Le Saint-Hubert du garde.)



(La Saint-Hubert au château.)

Clotaire III, secoua le Jong et proclama son indépendance. Ebroin, fort soudard de sa nature, au lieu de combattre Bertrand en brave chevalier, aimait mieux se vaincre par des sorties; il fit porter un sort sur ce pauvre duc et le rendit amboîte. Il croyan ainsi envahir l'Aquitaine; mais Bertrand était là pour parer le coup; ses frères au ciel rendirent la raison à Bertrand, qui n'ava pas vaincu et fut vainqueur. Hubert vint à Paris à la cour de Thierri IV, roi de Neustrie et de Bourgogne; celui-ci, charmé de sa bonne mine, le nomma comme du palais. Mais Ebroin était plus malice que le roi; gardant rançune au jeune Hubert, qui avait désesorcisé son père, il lui chercha tant de noires qu'il fut obligé de quitter la cour. Il se retira chez Pépin d'Hérstal, duc d'Austrasie, ennemi d'Ebroin. Une guerre éclata entre eux; Hubert y rendit son nom illustre, et il fut proclamé le plus brave. Thierri fut vaincu; Ebroin mourut assassiné; Pépin voulut garder Hubert, grand chasseur; il reconnaissait la même passion chez le fils de Bertrand, et vous savez le proverbe: « Qui se ressemble s'assemble. »

Hubert se fit à la chasse une aussi belle réputation qu'à la guerre. Pour déminer les ruses d'un cerf, il n'avait point son égal. Pépin le nomma grand-maître de sa ma-



par la vierge Marie; saint Pierre lui apparut et lui remit une des deux clefs avec lesquelles on le représente toujours. Cette

clef sert encore aujourd'hui à guérir les enragés, hommes et bêtes; on la fait rougir au feu et puis on l'applique légèrement sur le front du chien de manière à lui brûler seulement le pelé. Autrefois on avait la coutume, en entreprenant un voyage, de clourer un fer de cheval à la porte d'une église ou d'une chapelle sous l'invocation de saint Martin. On faisait aussi rougir au feu la clef de cette église ou de cette chapelle et on en marquait le front de la bête qui devait porter le voyageur. Je ne raconterai pas tous les miracles opérés par Hubert; il me faudrait trois numéros de *l'Illustration*. Depuis que saint Hubert est mort, les miracles continuent: un moine de la sainte étole guérit les individus atteints de la rage, et l'étole est toujours entière. Le 5 novembre, la chapelle de Saint-Hubert ne désemplit pas: des trois heures du matin, les trompes sonnent le réveil; à l'instant, chasseurs et piqueurs, gardes et hracontiers se mettent en route avec leurs chiens, après s'être lessés de la classique soupe à l'oignon. Tous arrivent à la chapelle de Saint-Hubert, aujourd'hui délabrée, mais conservant toujours son antique célébrité. Un prêtre dit la messe aux flambeaux, les trompes sonnent lors de la consécration et pendant la bénédiction toute spéciale pour les chiens. Le plus jeune chasseur fait la quête, et ordinairement un nid de grive place dans le pavillon de sa trompe lui sert de plateau.

Les chasseurs scrupuleux ne se contentent pas, pour leurs chiens, de cette bénédiction générale, il leur en faut une autre plus directe. Ils retournent le lendemain chez un monsieur descendant de saint Hubert, à ce qu'il dit, et qui applique à leurs chiens la clef rouge que son aïeul reçut directement de saint Pierre. Lorsqu'il s'agit d'un homme, si l'on se servait de la clef rouge, le remède serait peut-être pure que le mal; alors ce monsieur guérit ou préserve de la rage en imposant les mains et en prononçant certaines paroles que lui seul connaît; mais en cela comme en beaucoup d'autres choses il faut avoir la foi. Ce qui est fort singulier, c'est que les protestants et les réformés vont en pèlerinage à Saint-Hubert aussi bien que les catholiques; on y voit même des juifs. Tous amènent leurs chiens et leurs bestiaux, soit pour les guérir de la rage, soit pour les empêcher de l'avoir.

Ceux qui chassaient dans les Ardennes devaient aux moines de Saint-Hubert la première pièce de gibier qu'ils tuaient, et la dime de toutes les autres. Un comte Théodoric, après avoir fait venir d'observer cette règle, tua un superbe sanglier. Il le trouva si beau, qu'il voulut le garder. N'ayant point de charrette pour transporter une tête si lourde, il le fit dépecer, afin que ses gens pussent se charger chacun d'un morceau; mais, ô prodige! les gigots, les filets, la laine, ne furent pas plutôt détachés, qu'ils partaient comme des fusées à travers les airs, et décrivant une parabole, ils tombèrent sur l'abbaye, où les moines les mangèrent. Un certain Josbert fut bien autrement puni: atteint de la rage, il promit aux moines le tiers de ses terres, s'ils le guérissaient. Mais, comme dit le proverbe italien :

Passato il pericolo,
Gabbato il santo.

Une fois bien portant, il envoya les moines au diable, qui n'en voulut pas, et entra dans le corps de Josbert. Voulez donc tout ce que lit notre possédé quand il eut le diable au corps, demanderai-je trop de temps et trop de place. Lié, garrotté, il fut porté devant l'abbé de Saint-Hubert. Celui-ci le fit mettre dans une cuve d'eau bénite, et lui couvrit la tête avec la sainte étole. Qui fut penaud? Je vous le demande. Le diable ne pouvait plus sortir par la bouche, car l'étole était là; d'un autre côté la chose paraissait peu commode, car on pouvait prendre un bain d'eau bénite, et pour un diable c'est fort

dangereux. Cependant à tout prix il fallait fuir l'étole, et le diable partit par les voies inférieures, ce qui produisit une



(Une Chasse dans un hôtel de la rue Sain-Bonard.

telle détonation que les douves de la cuve en furent brisées (1). La morale de tout cela, c'est qu'il faut toujours tenir les promesses que l'on fait aux morts.

Hubert mourut en 727. Soixante ans plus tard, on ouvrit son cercueil en présence du roi Charlemagne, et on trouva son corps frais et vermeil. Ses habits étaient plus entiers et plus beaux que de son vivant. Dès lors on le nomma saint Hubert. Ce titre lui fut confirmé par Léon X en septembre 1515. Le roi fit mettre la dépouille mortelle du saint dans une belle châsse, devant le maître-autel. Cette première translation eut lieu le 5 novembre 1453; et voilà pourquoi nous chassons tant et nous disons si bien le jour de la Saint-Hubert.

Je connais des chasseurs qui, le 5 novembre, négligeraient les plus sérieuses affaires pour courir les champs; j'en connais qui, malades, un lit, se sont levés, ont fait un tour dans leur paroisse et se sont renouvelés ensuite, après avoir accompli ce devoir, cet acquit de conscience; j'en ai vu qui, ne pouvant pas sortir, ont revêtu l'habit de chasse et sont restés ainsi équipés toute la journée dans leur fauteuil.

Lord Egerton, propriétaire d'un fort bel hôtel rue Saint-Honoré, avait été grand chasseur. Devenu vieux et goutteux, il ne pouvait plus monter à cheval ni courir à pied; l'inexorable maladie le clouait dans son large fauteuil. Un temps ordinaire il prenait patience avec assez de philosophie; ses livres et ses amis lui faisaient quelquefois oublier l'âge heureux où il pouvait chasser depuis le matin jusqu'au soir; mais lorsque vint la Saint-Hubert, toute diversion était impossible. Alors il se sentait intérieurement travaillé par le démon cynégétique, démon cent fois plus tenace que ceux de l'amour, de l'ambition et autres passions à l'œil rose. La veille du jour où les chasseurs fêtent leur saint patron, l'imagination de milord, s'agitant en folle sur sa vie passée, lui retracait avec les plus vives couleurs d'anciennes joies, dont la privation augmentait encore son mal présent; les crises redoublaient alors d'intensité, les douleurs devaient être plus aiguës, plus poignantes; le pauvre homme faisait pitié. Lorsque le mois de novembre approchait, les domestiques du noble lord disaient entre eux: « La maladie de notre maître augmente, on voit bien que la Saint-Hubert n'est pas loin. »

Un jour, c'était le 5 novembre 1851, lord Egerton, en s'éveillant, entendit les sons si harmonieux de la trompe.

« Pourquoi ce bruit? demanda-t-il à son valet de chambre; cela me fait mal; ces fanfares me déchirent le cœur.

— Je pensais, au contraire, que cela vous ferait du bien.

— Allez dire à nos voisins que je les pris en grâce de me laisser dormir en paix. Dieu me pardonne, ils sonnent la Saint-Hubert, le réveille, le dépare; j'entends les cris d'une meute, et je suis forcé de rester au lit! Les malheureux! ils ne se doutent pas des angoisses qu'ils me causent!

— Vos voisins ne sont pour rien dans tout cela, milord; cette musique joyeuse n'a d'autres événements que vos pi-queurs; ces cris sont ceux de vos chiens; milord doit savoir que c'est aujourd'hui la Saint-Hubert.

— Tu veux donc augmenter mes regrets, tu veux me tuer! Ah! mon ami, au lieu de me déchirer l'âme, au lieu de me retomber le poignard dans le cœur, fais-moi plutôt oublier ce jour, qui me rappelle d'autant délicieux souvenirs.

— Il ne s'agit pas de souvenirs, mais de réalités; nous chassons aujourd'hui.

— Bah!

— Vos piqueurs sont à cheval avec leurs habits de fête; vos valets de l'hiver font le bois; je vais vous habiller, et bientôt vous entendrez leur rapport.

— Ah là, mais on dirait que tu parles sérieusement?

— Milord sait bien que je suis incapable de me permettre une plaisanterie déplacée.

— Hélas! il m'est impossible de sortir de Paris; si tu m'emmènes vivant, tu me ramèneras mort.

— Dien et votre grâce me sont témoins que je n'ai pas dit un mot de cela.

— Et où chasseron-nous?

— Ici.

— Ici!

— Le gibier du parc se multiplie beaucoup trop, il faut nécessairement le détruire.

— Le gibier!!

— Les chevreuils surtout font un dégât horrible en broutant les jeunes arbres.

— Les chevreuils!!!

— Vos massifs de dahlias, vos plates-bandes de géraniums, vos carrières de tulipes sont labourés, détruits, anéantis par les sangliers.

— Les sangliers!!!!

Cette dernière exclamation fut poussée avec une force inaccoutumée; on aurait cru entendre Mithridate prononçant son fameux: «les Hommes!» Les yeux de milord brillèrent du feu de la jeunesse, les douleurs de la goutte cessèrent, une vie nouvelle circulaient en lui; le valet de chambre continua:

— Entendez-vous ces fanfares, qui vous promettent une heureuse journée? allons, milord, habillez-vous, et à cheval.

— A cheval! est-ce que tu rêves?

— A cheval, vous dis-je, ou en voiture, si vous l'aimez mieux; vous chasserez aujourd'hui toutes les bêtes possibles, depuis le lapin jusqu'au sanglier, depuis le lever jusqu'au cerf.

— Allons, je me lie à toi, mon ami; ceci commence à m'intéresser. Fais-en sorte que je ne me réveille pas; ce serait vraiment dommage.

Aussitôt que milord fut inséré dans le molleton et la flanelle, quand une vaste robe de chambre fourrée l'eut hermétiquement enveloppé, deux domestiques l'emportèrent dans son fauteuil et le descendirent au vestibule, échancré par un bon poète. Comme il n'avait la goutte qu'à la partie droite, il voulut que sa jambe gauche fût couverte par la guêtre classique. La porte du jardin s'ouvrit, et deux valets, tenant leur lumiére en main, se présentèrent pour rendre compte de leur tournée matinale.

— Eh bien, Dick, as-tu de belles choses à m'apprendre? Je ne m'attendais guère à me trouver aujourd'hui en face de toi; et, je te dis sans complimenter, la figure et celle de ton camarade Tom me sont mille fois plus agréables à voir que de tous mes mélecons.

— Milord, la chasse sera belle, mais nous aurons bien des difficultés à vaincre.

— Tant mieux, mon ami, tant mieux! Voyons, dis-moi quelles obstacles notre courage devra surmonter.

— Milord, je crois avoir rencontré un singlier tiers-an, qui se fait accapteur d'un écuyer plus jeune; et si mon chien ne me trouve, il est remis à un fort de filas et de chévreuille, qui se trouve au bout du massif de géraniums.

— Par saint Hubert, voilà certainement le premier animal de cette espèce qui, de mémoire de chasseur, se soit avisé d'adopter un pareil sort.

— Quant à moi, j'en n'avais jamais vu en semblable lieu.

— Et toi, Tom, qu'as-tu détourné?

— Trois chevreuils.

— Où sont-ils?

— A la reposée, derrière le kiosque.

— J'avais cru entendre parler d'un cerf?

— Il y est.

— Tu n'en parla pas.

— Impossible de le détourner, il court toujours; il ressemble aux chevaux de France, faisant beaucoup de chemin dans un petit espace.

— Oui, milord, répondit Dick; et quelque bête que nous chassions, nos chiens ne pourront pas suivre le droit. Nous aurons souvent du changement, les voies se mêlent, se croisent en tous sens; derrière chaque arbuste il y a un livre au gîte; tous les dahlias courbés par la gelée cachent trois ou quatre lapins. J'apporterai même que, malgré nos précautions pour détruire les animaux nuisibles, je soupçonnerai un renard d'être à l'affût dans la plate-bande de chrysanthèmes.

— Un renard, Dick?

— Un renard, milord.

— Eh... il n'y a point de loup?

— Je ne le pense pas.

— C'est dommage.

— Si votre honneur veut nous dire quelle bête on doit chasser la première, nous lancerons.

— Il faut tout lancer.

— C'est Taxis que j'aurais donné à milord s'il n'avait consulté.

— Allons, partez, courrez, eriez, sonnez, je vous verrai d'ici; j'espère que cela fera diversion à mes douleurs.

— Comment, milord! mais vous suivrez la chasse, vous tirerez des coups de fusil; vous n'avez pas la goutte aux mains.

— Oui; mais je l'ai aux pieds.

— Fort bien; voici votre voiture. »

A l'instant on amena un char à trois roues, chef-d'œuvre de mécanique; il pouvait tourner en tous sens, à la moindre pression d'une manivelle; un domestique assis derrière le dirigeait comme un pilote. On porta lord Egerton dans ce véhicule renburré de fourrures; un soleil superbe réchauffait les membres du noble goutteux. Armé d'un fusil double, suivi de ses valets portant d'autres fusils chargés, il donna le signal, et la chasse commença. Je ne vous en ferai pas la description; ce serait aussi difficile de raconter tous les coups de sabre donnés ou reçus à la bataille de Wagram. Vous saurez seulement que ce brave Anglais fit à lui seul un carnage terrible; il tirait sur un flot de gibier qui coulait toujours; s'il manquait un chevreuil, il tuait six lapins; tout y passa; le sanglier fut point le méchant, car une bouteille de verjus n'a jamais arrosé le caractère du cochon.

Cette chasse fut un curieux spectacle pour les locataires des maisons voisines; placées à leurs fenêtres, perchées sur les toits, ils regardaient la massacre avec des yeux stupides; il semblait qu'ils assistaient à une représentation du Cirque-Olympique; la scène était dans un jardin; les fenêtres et les mansardes servaient de loges.

Le soir il y eut curée pour la meute et grand dîner pour les chasseurs, avec accompagnement de fanfares. En seconde, le noble lord disait à son valet de chambre: « Mon ami, c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie; le plaisir que j'ai éprouvé était d'autant plus grand, que je l'espérais moins. Ce matin j'aurais pu croire tout possible, excepté de

chasser aujourd'hui. » Mais si l'homme peut résister à la souffrance, il succombe quelquefois à l'excès du bonheur; on dirait vraiment que, créé pour souffrir, il n'a point la force nécessaire pour supporter la joie. Le lendemain lord Egerton n'existe plus. Avez-vous qu'il était difficile de meurez lui; sa mort peut se comparer au boulet de Turenne, à la balle de Charles XII. Son cercueil fut entouré des trophées de sa victoire; tel Louis XV, après la bataille de Fontenoy, dormit sur un matelas fait avec des drapés emmêlés.

Pour transmettre son effigie et son nom à la postérité, lord Egerton a fait frapper une médaille. J'en conserve un exemplaire qu'il m'a donné. Elle porte en exergue: *Francis Henry Egerton, Earl of Bridgewater*. S'il avait vécu plus longtemps, il en aurait sans doute fait fabriquer une autre avec cette légende: *Il chassa le jour de saint Hubert à Paris*, rue Saint-Honoré, n° 53, à Paris. Le fait est assez extraordinaire pour meritler d'être transmis à tous les chasseurs à venir.

ELZÉAR BLAZE.

MARGHERITA PUSTERLA.

CHAPITRE XVII.

TRAISON.



Francesco Pusterla avec son fils. Ne venant que de servir notre prince, tiennent en joie, je me suis conduit de déterminer à se diriger vers le port de Pise. Nous partîrons par Nîmes de Provence la semaine suivante; avec l'aide de Dieu, nous embarquerons sur le navire appelé le *Casiope*. C'est pourquoi je suppose votre magnificence de prendre les mesures nécessaires pour s'empêcher dudit Pusterla et de son fils. Alors je mettrai de plus longs renseignements aux pieds de votre altesse, qu'aujourd'hui je baise en toute humilité.

« RAMENGO DE CASALE. »

Ainsi qu'il l'annonçait, dès que la mer fut favorable, Ramengo sortit du port de Nice, conduisant son ennemi sans défaillance. La fortune le servit au delà de ses espérances, elle



(1) *Sepit inimicus pondus virtutis divina et cunctus per posterius agere, taliter debet crepitum, ut omne dolium a compagno sua resolvetur. Sic Deus superbissimum spiritum turbabo exemplarib[us]. (Historia sancti Huberti principis Aquitanus ultimi Tungrensis primi Leniensis episcopi. Luxemburgi, 1621. In-4, pag. 402.)*

lui offrit immédiatement l'occasion qu'il pensait devoir attendre : les Pisans consentirent, pour des causes qu'il est mal d'énumérer ici, à livrer Pusterla à Luchino.

Dans les premiers jours, le vaisseau qui portait Pusterla eut à lutter contre les éléments : des pluies violentes, des coups de vent, des bousquases, paraissaient vouloir repousser les exilés de la terre qu'ils désiraient revoir et où ils devaient trouver la mort. Venturino disait : « O mon père ! pourquoi avons-nous quitté ce pays ? Là nous étions au moins sur la terre et solides sur nos pieds. » Et Pusterla répondait :

« Nous l'avons quitté parce qu'il n'était pas notre patrie.

— Et où allons-nous maintenant ?

— Ne le sais-tu pas ? en Italie.

— En Italie ! oh ! dans notre cher pays, n'est-ce pas ? Là nous entendrons encore parler notre langue, n'est-il pas vrai ? Là nous verrons des gens que nous connaissons tous. Et ma mère, la retrouverons-nous aussi bientôt ?

— Pauvre mère ! répondit Francesco en soupirant et en caressant les blonds cheveux de son enfant. Où, nous la reverrons, si Dieu le permet. Maintenant prie pour elle.

— Prier ? oh ! il ne se passe pas de jour que je ne prie, j'ai rêvé d'elle. Nous étions là-bas, dans notre villa de Montebello ; elle et moi nous nous tenions dans la salle, et tu entras à cheval avec une arme... Je ne me souviens plus. Je sais bien que je ne l'avais jamais vue plus belle ni plus tendre. Oh ! si j'étais grand, si j'avais le bras fort, fort comme le tien, comme celui d'Alpinolo, je courrais bien la délivrance. »

Pusterla l'embrassa attendri, et levant les yeux vers Ramengo, qui tenait les siens fixés sur eux comme la vipère sur le rossignol fasciné, « O mon ami, lui dit-il, quelle consolation dans l'isolement, dans l'infortune, de trouver un fils à ses côtés ! »

C'était jeter de l'huile sur le feu. Ramengo éclata au fond de son âme, en entendant ces paroles qui lui rappelaient qu'il aurait pu jouir de la même consolation, et qu'elle ne lui avait été ravie que par ce même Francesco qui lui vantait son propre bonheur. « Mais ce sera pour peu de temps ! » s'écria-t-il en levant le poing vers le ciel ; et il se précipita dans le navire pour y emporter sa femme, au grand étonnement de ses compagnons de voyage.

Un matin, Venturino tenant le bras de son père, de sa petite main lui indiquait les montagnes de la terre ferme couronnées de nuages fantastiques. Tout à coup il s'écria : « Vois, vois ce vaisseau qui s'approche. Il porte sur sa voile la vipère de Milan. »

A cette vue son père ne put s'empêcher de frissonner. Lorsque le vaisseau s'approcha, chacun reconnut qu'il portait les armes de Pise écartelées de celles des Visconti. On sut bientôt à bord que Pise s'était alliée aux Visconti de Milan.

Chacun commenta cette nouvelle à sa manière ; mais Francesco en fut vivement épouvanté, son fils et lui étaient perdus : ils abordaient un port de Pise. Pâle comme les voiles de son bâtiment, il commença à supplier le capitaine de retourner en France, s'offrant à lui payer non-seulement les frais de la

traversée, mais tout le dommage qui pourrait en résulter pour lui et pour les passagers, et à lui donner en outre une forte récompense. Il lui avoua tout ; mais cet homme levant les épées, lui répondit : « Je dois être aux ordres de ce seigneur. »

Et il indiqua Ramengo, qui lui dit brusquement :

« Votre devoir est de continuer votre route. »

Quel voile ces paroles firent tomber des yeux de Pusterla ! Raisons, supplications, larmes, que ne tenta-t-il pas pour atténir ce misérable ! Il se jeta même à ses pieds avec ses fils ; il lui embrassa les genoux, lui rappelant les antiques biensfaits de sa famille, le nom de Rosala : « Vous aussi, lui dit-il, vous devez comprendre l'amour paternel, car un instant au moins vous avez été père. »

Le rire satanique qui errait sur les lèvres de Ramengo en contemplant l'illumination, en entendant les prières de son concubin, se changea en un rugissement féroce à ces dernières paroles. « Et je serai encore père et époux si tu n'avais pas existé, maudit ! » s'écria-t-il en repoussant le père supplpliant, avec un geste brutal. Puis il ajouta : « Mais rends grâces à Dieu, qui m'a donné la consolation de te voir torturer dans ces afflictions dont tu m'as privée. »

Pusterla ne pouvait comprendre tout le sens de ces paroles ; mais il avait reconquis le sentiment de sa dignité. Se relevant vivement, il s'éloigna de Ramengo avec indignation, sans ajouter un seul mot ; puis il embrassa son enfant, assis sur ses genoux, avec le calme du désespoir.

Cependant le navire avait été signalé, et de derrière la Capraja débouchèrent deux galères faisant force de rames, qui vinrent à sa rencontre. La vipère des Visconti, peinte sur le pavillon, ne laissait point de doute sur leur maître. Pusterla les regarda s'approcher et ferma les yeux dans l'attente d'un malheur inévitable.

A peine les deux vaisseaux furent-ils proches du *Caspio*, qu'ils se soumirent d'amener les voiles et de laisser aborder. Le capitaine Samminotto reçut les noms des passagers, et Ramengo se présenta devant lui, et, montrant le triste



Quant au malheureux Pusterla, il ne tarda pas non plus à arriver, et le peuple courut voir ce fameux chef de rebelles qui voulait bouleverser Milan, défaire la Seigneurie, en renouveler la religion. Il fut renfermé dans la tour de la porte Romaine, où la triste Marguerite l'aperçut précisément entrer, et nous l'avons laissée évanouie à cette vue. L'infortunée s'affaissa de tout son poids en croisant ses propres yeux. Mais toute son incrédulité cessa un jour que le geôlier Macaruffo entra dans son cachot avec des manières affectées et un visage reconnaissable. « Quelle punition en cet endroit ! quelle odeur de renfermé ! Pourquoi ne donnez-vous pas de l'air à cet appartement ? » Et il s'éventait avec un morceau de soie. Marguerite reconnut promptement le tissu où elle avait commencé à broder une marguerite qu'elle n'avait pas finie. Ce tissu avait été pris par Bionivico dans le salon, le dernier jour qu'il y entra, et on se rappelle qu'il avait remis ce précieux don à Pusterla, qui le porta toujours depuis sur lui. En le revoyant, Marguerite fut vivement émue :

« Qui vous a donné cette broderie ? demanda-t-elle avec anxiété au geôlier.

— Qui ? plaid-il ? répondit le rustre en déployant malicieusement devant ses yeux. Un autre camarade me l'a donnée, logé là à près, et que vous connaissez.

— Francesco ?

— Il était dévéné. Le seigneur seigneurissime Pusterla.

— C'est vraiment lui ! s'écria-t-elle, plutôt en se parlant à elle-même qu'en interrogant le geôlier, qui continuait :

— Lui-même ; en doutez-vous ? Croyez-vous donc qu'il ne nous arrive ici que des habits de fataine ? Regardez, il est sous la clef que voici.

— Et son fils ?

— Oh ! il y est aussi, bien entendu. Ce serait une barbarie de séparer le fils de son père. »

Bien qu'elle s'efforçât de se tromper elle-même, Marguerite était convaincue que son mari et son fils étaient ses voisins de captivité ; et son cachot désolé le savait bien, qui restait assis tout et jour de gémissements sans consolation. Mais se l'entendre assurer à cette heure, mais se voir, par les ironiques discours de ce bandit, arracher le dernier fil de ses espérances, faisait sur elle l'effet que produit sur le condamné la lecture de la sentence de mort, lors même qu'il en connaît d'avance la teneur.

« Et, continua Macaruffo, il m'a donné cette fleur, voyez comme elle est belle, pour que je vous sauve et que je vous la fasse voir.

— Il suit donc aussi que je suis ici ? demanda Marguerite.

— Oui, il m'a dit que je vous sauve et que... »

— Et quelle autre chose me fait-il dire ?

— Oh ! il vous fait dire beaucoup d'autres niaiseries, mais je ne m'en souviens plus.

— Hélas ! cherchez à vous les rappeler, disait Marguerite ; mais ce misérable, incapable d'aucun noble sentiment, répondait :

— Me les rappeler ? N'aurait-elle point, votre seigneurie, quelque chose dans sa poche pour me rafraîchir la mémoire ?

— Bien. Bon Dieu ! vous le savez. Tout le peu qui m'était resté, je vous l'ai donné tout entier. Quelle chose me reste-t-il que ce vêtement usé ? Hélas ! veuillez me faire cette grâce par charité. Qui sait si un jour je ne redemande pas en état de vous récompenser ? sinon, Dieu vous en récompensera. »

Et douce, supplante, appuyant ses belles mains sur les épaulles du geôlier, elle tentait de l'éclairer son impassible cupidité. Mais ses prières ne faisaient pas plus sur lui que le souffle d'un vent d'avril sur une montagne de marbre. Et :

— Que Dieu ! que diable ! quelle charité ? quelle récompense ? disait-il. La charité, je suis homme à la recevoir et non pas à la faire. Hé ! que sais-je, les promesses pour l'avenir,



groupes du père et de son enfant, il s'écria : « Celui-ci est Francesco Pusterla. » On le chargea de chaînes et on le traîna à fond de cale, où il eut du moins la consolation de n'avoir plus sous les yeux l'infaune Ramengo.

Celui-ci le fit conduire à Gênes, et de là, après une quinzaine qu'on lui imposa à cause de la peste qui régnait alors en Toscane, il entra dans Milan par cette même porte du Tesin qui s'était ouverte pour lui lorsqu'il faisait partie de la marche triomphale ; et il se présenta à la cour de Luchino.

Le bousillon Grillincervolo se tenait dans l'antichambre, au milieu des caméliers et des pages. Il courut aussitôt trouver Luchino. « Combien vous levez-vous me payer, si moi, avec ma poudre de perlumpinpi, je vous fais comparaltre en personne Ramengo de Casale ? »

Luchino ne montra ni étonnement ni plaisir. Il l'attendait, et répondit sèchement : « Qu'il entre. »

— Qu'il entre ici ou dans la geôle ? demanda Grillincervolo surpris.

— Ici, ici, répondit Luchino.

— Et faut-il que j'aille avertir maître Picci d'appréter les instruments de son métier ?

— Moins de folies, » interrompit Luchino, sombre comme un dieu ivre, et Grillincervolo, qui se sentait encor des coups qu'il avait attrapés dans la citadelle de la porte Romaine, ne se lit pas dire deux fois. Il introduit Ramengo, et dit aux désemparés de l'antichambre : « Je n'avais jamais vu les grives souper avec le chasseur. »

Lorsque le vil courtisan fut en présence du prince, il lui raconta toutes les trahies qu'il avait ourdies, lui rappela et lui fit contre-signer de sa main le brevet impunité qu'il lui avait demandé pour lui et pour son fils, et faisant sonner bien haut ses services, il lui demanda des honneurs pour réparer les bêtises que son dévouement n'aurait pas manqué de faire à sa réputation. Luchino ne le laissa pas finir, et le lâtant d'un air ironique, d'un geste furieux et méprisant il jeta à ses pieds une bourse pleine d'argent. « Tiens, lui dit-il, tes pareils se parent avec de l'argent et non avec des honneurs ! » et il ne voulut plus en entendre parler.





l'avrogne ne les écrit point. Parlons brief : ou vous avez quelque chose à me donner, et je parle ; ou vous n'avez rien, et alors renfermez votre curiosité en vous-même, parce que je me taïs. »

Et comme elle n'avait rien pu soustraire à la rapacité de Macaruffo, elle ne pouvait lui donner que ses larmes, ses supplications amères, et se jeter à genoux et prier le Seigneur. Mais le geôlier s'en alla, toujours impénétrable, laissant soumer ses clefs plus rudement en fermant les portes, et s'éloigna en chantant. Bientôt Marguerite n'entendit plus que les pas de la sentinelle qui passait nuit et jour devant la prison, et dont les pieds, retournant alternativement, ressemblaient à deux poids métalliques frappant en mesure le pavé.

CHAPITRE XVII.

LE SOLDAT.



Sur le pavé de la prison, dans le corridor, Macaruffo, étendu tout de son long, dévorait avec appétit un morceau de pain bis et une tranche de lard. De temps en temps il avalait quelques gorgées d'un broc de vin qu'avec une affectueuse dévotion il tenait entre ses jambes. Il faisait nuit. Un profond silence régnait partout. Pour toute lumière, à droite de Macaruffo une lanterne sonde dont les rayons, l'éclairant à demi, se reflétaient sur le paquet de clefs qui pendait à sa ceinture. Une sentinelle silencieuse se promenait de long en large, faisant résonner du bruit monotone de ses pas les voûtes du corridor. Ce soldat s'arrêta enfin à côté du geôlier, et s'appuya sur le bois de sa lance, il se courba un peu vers le Bergamasque et lui adressa la parole :

« Compère, ton souper est frugal.

— Pain d'un jour et vin d'un an, répondit l'autre. — C'est toujours ainsi. Et ayant une gorgée de vin, puis s'essuyant la bouche avec le dos de la main gauche, il ajoutant en branlant la tête :

« Si ce n'est été, si ce n'est été...

— Mais si tu m'as mandé le pese si fort, pourquoi ne pas te quitter ?

— Le quitter ! bon Dieu, tu me fais rire, quoique je n'en ai guère envie. Tu as beau jeu à parler, toi qui portes toute ta maison dans ta valise. Mais, dis-moi : comment faire alors pour nourrir une femme et une nichée d'enfants ?

— Cependant, si tu trouvais à vivre autrement, le ferais-tu, hein ?

— Si je le ferais ? et de bon cœur ! Je ne sais pas quelle vie je n'accepterais pas pour échapper aux clefs, aux nerfs de beuf, aux menottes et aux chaînes ; pourvu pourtant qu'il ne failât pas travailler de mes mains. Il me conviendrait de me promener tout le jour à faire la ronde comme toi.

— Mais, dis-moi, si ton métier t'offrait l'occasion de gagner ?

— De gagner ? demanda Macaruffo avec anxiété, de gagner de l'argent ?

— Par exemple, une cinquantaine de florins d'or.

— Ou, oui, la chatte les couve. Prends, prends-moi ce

lince, mon camarade, je vois que ton cervant commence à battre la chamade, et je veux lui porter le dernier coup.

— Je ne perds seulement la tête, et je parle très-sérieusement...

Et il tira de sa poche une bourse dont les mailles laissaient voir une belle somme d'or.

— Toi ? s'écriait Macaruffo, toi, pauvre soldat, tu as reçu une si belle grâce de Dieu ! Oh ! le gras méfier que la guerre ! qui vole le plus est le plus brave !

— Ces florins, répliqua le soldat avec une colère mal réprimée, ne sont pas volés, mais bien acquis. Et... et s'ils étaient à moi ?

— S'ils étaient à moi, répondait l'autre d'un ton de stupeur, s'ils étaient à moi, je demanderais si Bergame est à vendre.

— Eh bien ! ils peuvent être à toi avant demain matin, et sans qu'il t'en coûte la moindre peine.

— Est-ce que tu plaignantes ? Mais pour les gagner, dis vite, que faudrait-il faire ?

— L'autre chose, répondit le soldat en baissant la voix, que de tirer un verrou et de laisser sortir deux oiseaux de la cage.

— Pst ! fit le geôlier en mettant la main sur la bouche de la sentinelle. Puis, d'un ton sérieux et profond :

— Quoi ! comment, deux prisonniers ? Bon Dieu ! mon camarade, je sais que tu te moques de moi !

Il se tut, puis reprit quelques instants après d'une voix qui indiquait plus de regret que de colère :

— Cela te paraît peu de chose, laisser deux dirigeants... Demain on les cherchera, ils n'y sont plus. « Eh ! Lasagnone, qu'est-ce que cela va dire ?

— Illustrissime seigneur, je n'en sais rien, moi, proprement rien, en conscience. » Et lui : « Hors la camisole. Qu'on lui mette la corde au cou, et de la corde à la potence... » J'aurai fait la panade au diable. L'argent me va bien, mais la potence !

— Certainement, certainement. Mais il me semblait qu'avec cinquante de ces petits frères dans ta sacoche, il y avait nième à faire que ce meurtre. Réfléchis ! en quatre heures tu es aux frontières. Tu passes l'Adda, et te voilà dans ta maison, sur les montagnes, où j'appellerai brusques ceux qui viennent t'y chercher. Tu revois la femme, tes enfants ; tu relèves ta maison, tu deviens riche.

— Mais quels sont ces prisonniers ? dit Macaruffo en faisant un effort visible.

— Bon, pour que tu ailles les nommer.

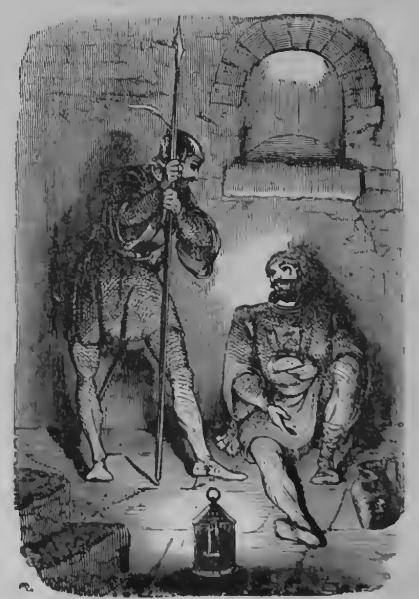
— Quoi, moi un espion ? non, pas pour le double de l'or que tu m'as offert. Parle donc, qui sont-ils ?

— Ce seigneur et cette dame, dit le soldat en montrant les cachots qui renfermaient Postherla et Marguerite.

— Capper ! de gros oiseaux.

— Gros ou non, qu'est-ce que cela te fait ?

— Cela me convient, dit Macaruffo ; mais, d'honneur ! ce n'est pas l'argent qui me décide. A propos, le seigneur n'a-t-il pas un enfant avec lui ?



— Oui, son fils, leur enfant à tous deux.

— Mais, je veux dire, ils vont donc le laisser ici ?

— Non, non, il s'en ira avec eux.

— Mais tu n'as pas parlé que de deux personnes.

— Oh ! l'autre, c'est sous-entendu. C'est la bonne mesure par-dessus le marché.

— Que parles-tu de bonne mesure, de par-dessus le marché ? Trois personnes pour cinquante florins d'or ! Tu n'es pas raisonnable, et nous n'en parlerons plus, si tu ne le deviens pas davantage.

Le soldat lui montra un diamant qu'il avait au doigt, et lui remettant les florins d'or, lui primit ce diamant aussitôt que les trois prisonniers seraient sortis de leur cachot. Le marché fut conclu, et Macaruffo, joyeux, se mit à compter ses florins d'or.

Ce soldat était Alpinolo, que nous avons laissé, dans cette funeste soirée du 20 juillet 1510, sur la route de Brera, où il renuit à Rhonvicino le jeune fils de Pusterla. Certain d'être inscrit sur les listes de proscription, désespéré surtout de l'imprudence qui, en livrant à Hamengo le secret d'une inspiration imaginaire, avait fait prendre et traiter des mécontents comme des révoltés, il se mit d'abord à fuir au gré de son cheval, plié par un mystérieux instinct de conservation



que par un acte bien reflété de sa volonté. Puis lorsque sa pensée parvint à se dégager des ténèbres qui l'obscurcissaient, et qu'il put voir clairement sa situation, déroute de la vie, résolu d'en finir avec les angoisses de ses remords, il tourna brusquement son cheval et repart au galop la route de Milan. Il en était à peu de distance, lorsqu'il rencontra une troupe de proscrits dont il connaissait les principaux membres, qui lui firent rebrousser chemin, combattaient sa résolution et l'emmeneaient avec eux. Il demeura quelque temps avec ses frères d'fortune ; mais les malédictions dont ils accaldaient l'autourne inconnu de la persécution qui était venue les attirer, la pensée poignante qui torturait Alpinolo, que c'était lui, lui-même qui en était le véritable auteur, lui rendirent leur compagnie insupportable, et un jour, n'écouterant que son désespoir, il les quitta brusquement.

Il se rendit à la cabane des bons meuniers qui avaient pris soin de son enfance. On a vu, par le récit de Maso à Hamengo, comment il y arriva, et comment il avait laissé en partant son cheval, son argent et les lettres de sa mère ; mais ces braves gens, lorsqu'il partit, n'avaient point pénétré les funèbres pensées qui l'agitaient. Las de cette vie et des hommes, il résolut de mettre fin à ses jours. Après avoir jeté un dernier regard sur la maison des meuniers, qui l'apercevait encore dans le lointain, il se précipita dans le fleuve, et les flots se refermèrent sur lui ; mais porté au fond de l'eau par l'effet de son propre poids, augmenté par la vitesse de sa chute, un mouvement de réaction le ramena bientôt à la surface, pendant que le courant l'emportait toujours en avant. A ce moment, l'instinct animal se réveilla en lui, presque à son insu, et sans qu'il eût aucune conscience raisonnante de ce qu'il faisait, ses mains s'étendirent pour fendre les flots, et comme il était excellent nageur, il réussit promptement à gagner la rive, où, éprouvé de fatigue, il tomba dans une torpeur semblable au sommeil. Revenu à lui, il se repentina de sa tentative de suicide. « Je dois vivre, dit-il ; je vivrai pour mon tourment et pour punir ce traître infâme. »

Lorsqu'il eut séché au soleil ses habits, désormais sa seule fortune, il se mit au service des paysans pour gagner sa vie. Parvenu en travaillant jusqu'à l'aise, il y retrouva tous ses anciens amis de Milan, et reprit avec eux cette vie des bannis si pleine d'espérances, de projets, d'exagérations, qui, pour la plupart, se résolvent en fumée.

Un jour qu'ils cherchaient de concert les moyens les plus propres de reconquérir leur patrie, un des plus passionnés, l'idée d'attenter aux jours de Luchino. Exalté par les discours qu'il avait entendus, entraîné d'ailleurs par sa propre haine, Alpinolo proposa de se charger de l'exécution de ce crime.

Une acclamation unanime le confirma dans sa résolution. Milan est une grande et populeuse cité; la barbe qui ornait le jeune visage et qui était taillée à la mode des soldats, ses cheveux arrangeés d'une façon nouvelle, un costume différent, lui donnaient l'assurance de n'être point reconnu. On par-



en avant, mais il reculait épouvanté devant l'imperieuse voix de sa conscience.

Il était un jour, à midi, appuyé dans ce coin du Broletto



lait précisément, à cette époque, des recrutements que faisait Luchino parmi les brigands qui, après avoir dévolé la contrée, las des profits incertains et irréguliers de leur vie errante, s'enrôlaient avec plaisir sous un drapeau mercenaire, et sous le commandement de Solfada Melik, et devenaient les gardiens des lieux qu'ils avaient d'abord infestés.

Alpinolo se détermina à s'enrôler dans ces bandes. Il partit donc, encouragé par tous ses compagnons.

Il se rendit d'abord chez Maso, à qui il demanda le cher dépôt qu'il lui avait confié, l'anneau et les lettres de sa mère. Quelles imprécations il lança contre le ravisseur de ces gages sacrés, lorsqu'il apprit que la fidélité de Nena avait livré à un étranger les lettres de Rosalie. Mais quand on lui apporta le diamant, comme un père qui retrouve un fils longtemps perdu, il s'apaisa, le pressa contre ses lèvres, et plus d'une grosse larme tomba de ses yeux sur cet unique souvenir de ses parents. Il alla se prosterner sur le monticule qui recouvrait la dépouille mortelle de sa mère, raviva les fleurs qui poussaient à l'entour, et prit congé des bons meuniers.

« Maintenant, tu seras de retour Dieu sait quand, lui disait la Nena. Je suis vicelle, une autre fois tu ne me trouveras plus; souviens-toi toujours de moi dans tes prières.

— Point d'idées tristes, ajoutait Maso. Nous nous reverrons, n'est-il pas vrai, seigneur Alpinolo?

— Oui, répondait-il, peut-être plus tôt que vous ne le pensez.

— Et d'une humeur plus gaie, reprenait la Nena.

— Et chargé d'honneurs et de richesses, ajoutait Maso, qui, ayant vu le monde, savait en quoi consistent les félicités.

Alpinolo partit; il joignit une troupe de ces recrues, et

laissé préciser, à cette époque, des recrutements que faisait Luchino parmi les brigands qui, après avoir dévolé la contrée, las des profits incertains et irréguliers de leur vie errante, s'enrôlaient avec plaisir sous un drapeau mercenaire, et sous le commandement de Solfada Melik, et devenaient les gardiens des lieux qu'ils avaient d'abord infestés.

Alpinolo se détermina à s'enrôler dans ces bandes. Il partit donc, encouragé par tous ses compagnons.

Il se rendit d'abord chez Maso, à qui il demanda le cher dépôt qu'il lui avait confié, l'anneau et les lettres de sa mère. Quelles imprécations il lança contre le ravisseur de ces gages sacrés, lorsqu'il apprit que la fidélité de Nena avait livré à un étranger les lettres de Rosalie. Mais quand on lui apporta le diamant, comme un père qui retrouve un fils longtemps perdu, il s'apaisa, le pressa contre ses lèvres, et plus d'une grosse larme tomba de ses yeux sur cet unique souvenir de ses parents. Il alla se prosterner sur le monticule qui recouvrait la dépouille mortelle de sa mère, raviva les fleurs qui poussaient à l'entour, et prit congé des bons meuniers.

« Maintenant, tu seras de retour Dieu sait quand, lui disait la Nena. Je suis vicelle, une autre fois tu ne me trouveras plus; souviens-toi toujours de moi dans tes prières.

entra avec elles dans la Lombardie. Tristes compagnons! ils étaient tous couverts de haillons, la plupart étaient en outre borgnes ou manchots, parce qu'ils avaient subi, comme leurs, la peine imposée par les statuts de Milan, qui infligeaient la perte d'un œil pour le premier vol, et celle d'une main pour la récidive; pour la troisième, la potence.

Il est facile d'imaginer ce que souffrait Alpinolo lorsqu'il vit la tranquillité publique troubler par les rives qu'il avait formées dans l'exil, et lorsque tout dans Milan lui rappelait les joies de sa jeunesse, les maîtres bienfaisants qui les lui avaient procurées, et qu'il devait s'accuser de les avoir plongés dans un abîme de malheurs. Il souffrait d'autant plus qu'il ne pouvait s'abandonner à ses chagrins que dans la solitude où il se réfugiait souvent pour songer à l'engagement qu'il avait pris. — L'occasion favorable de tuer Luchino s'était plus d'une fois offerte à lui, mais au moment de frapper il sentait son courage l'abandonner. Il s'excitait à marcher

Normand où il s'était laissé trahir par Ramengo. Pendant des heures et des heures il tenait les yeux fixés sur la porte des Pusteria, par où il avait vu entrer Marguerite. Il alla à la Madone de San-Celso, qui, précisément à cette époque, avait commencé à devenir célèbre par ses miracles, et avec une ferveur brillante, mais inquiète et tourmentée, bien différente de celle de l'homme qui demande la justice et obtient la paix, il suppria Notre-Dame, « Damez-moi la force nécessaire pour huer votre ennemi, l'ennemi du bien public, l'ennemi de cette sainte qui sait si bien vous punir. Si vous me faites cette grâce, je fais vain d'aller à Nazareth, comme un pèlerin errant, et de n'en pas revenir que je n'aie mis à mort nulle de ces infidèles qui refusent d'adorer votre saint nom. »

Dans cette prière insensée, dans ce von de vengeance fait à la Mère des miséricordes, il crut avoir puise une nouvelle fermeté, et peu de jours après il lui parut se présenter une occasion favorable. Il était de garde près d'un pavillon de plaisance situé au milieu d'un bosquet artificiel, dans le parc de Belgoioso, délicie des Visconti. En regardant à travers les barreaux de la jalouzie, qui laissaient librement circuler l'air, il vit Luchino qui, enveloppé dans un manteau, s'était endormi seul avec ses deux matins à ses pieds et qui dormaient aussi. Alpinolo renouvela son vœu, s'approcha, brandit le poignard, le leva sur la tête du tyran, et s'écria au dedans de son cœur : « Chien! tu ne te réveilleras plus qu'au jour du jugement! »



Le jour du jugement! Cette idée arrêta son bras. « Le jour du jugement! lui et moi nous nous trouverons un jour



en présence d'un commun juge ! à ce tribunal, Luchino paraîtra avec le cortège de ses crimes. — Et moi ! devrai-je me montrer la main chargée d'un assassinat ? » Il résolut de renoncer à son projet et s'efforça de sortir sans bruit ; mais il n'en put faire si peu qu'il ne réveilla les chiens. Ils se levèrent en aboyant. Luchino se réveilla et se leva en portant la main à son épée. Le hasard voulut qu'à l'instant même le capitaine Lucio entrait d'un air de triomphe rapporter comment on avait conduit dans la citadelle de la partie Romaine Francesco Pusterla et son fils.

La présence du soldat fut interprétée comme un acte de zèle et pour avertir le prince de l'approche du nouvel arrivant, et Alpinolo fut sauvé. Mais le plus horrible des supplices, mais être déchiré lambour par lambour eût à peine égalé pour lui la torture qu'il éprouva en entendant l'atrocité nouvelle, en voyant l'impuissante joie de Luchino et du capitaine de justice, qui se disaient entre eux : « Maintenant, nous allons les faire arrêter rapidement. Demain à Milan, et la chose sera bientôt faite. »

Son imprudence lui avait donc encore réservé ce supplice. Aussi qui dépeindra ces épouvantables fureurs ? A partir de cette heure, toute autre pensée fit place dans son esprit à celle de délivrer ces infirmes.

Il fut facile de se faire charger de la garde des prisons de la porte Romaine. Nos lecteurs savent déjà comment il gagna le geôlier, et à quel prix Macaruffo lui promit de laisser échapper ses trois prisonniers.

Bulletin bibliographique.

La Recherche de l'Inconnue ; par A. DE LAVERGNE (1). — *Voyage où il vous plaira* ; par TONY JOHANNOT, ALFRED DE MUSSET et P.-J. STAHL (2). — *Les Fastes de Versailles* ; par H. FORTOU (3).

Le nouveau roman que vient de publier le second auteur de la *Duchesse de Mazarin* devrait s'appeler *la Blonde et la Brune*, ou *Laquelle des Deux, ou les Deux Malvaises*. Au lieu d'une incomme qu'il nous promet, M. A. de Lavergne nous en donne deux, et encore ses deux héroïnes ne restent-elles pas longtemps ce qu'elles devraient être. Dès les premiers chapitres son heros les connaît ; il les trouve même sans les chercher, et il ne les reprend plus sérieusement. La première qualité d'un titre, ce n'est pas seulement de piquer la curiosité, c'est d'être vrai. — Quels que soient d'ailleurs l'intérêt et le mérite d'un livre, le lecteur garde toujours une certaine rancune secrète contre lui s'il n'a pas réalisé les rêves de son imagination. — La recherche de l'inconnue... à l'annonce d'une semblable expédition, qui ne se représente... Mais à quoi bon, en vertu, inventer ici le roman que M. A. de Lavergne aurait dû faire ? racontons plutôt en quelques mots celui qu'il a fait.

M. Arthur d'Escorailles, le héros de ladite histoire, est « un véritable maître Jacques littéraire, courtisant toutes les Muses, couronné par toutes les gloires, tout à tour, et, suivant l'occasion, romancier, feuilletoniste, auteur dramatique, critique au besoin, poète même... beau d'ailleurs et blond, et fils de l'Anvergne, il a de grands succès littéraires, tous ses amis viennent son sort et les étrangers sont fiers de le connaître, etc. tout juste d'ajouter qu'il habite Paris. Un jour, en revenant de ses montagnes, où il était allé retrouver son imagination fatiguée, il fit, dans le coupé de la diligence, la rencontre d'une jeune fille de dix-sept ans, « la plus ravissante créature qu'il fut possible d'imaginer : de grands yeux bleus, un visage plein de candeur et d'ingénuité, harmonieusement encadré dans de beaux cheveux d'un blond cendré retombant en grappes, le long de ses joues, jusqu'à la naissance du cou le plus souple et le plus élégant qui se puise voir. » A cet aspect, le jeune lion littéraire « tréssallit et demeura la bouche béante, en proie à une telle stupefaction, que celle qui en avait été l'objet ne put réprimer un sourire, sourire plein de charmes et qui lassa entrevoir à l'encachée dans des lèvres de corail une double rangée de dents blanches et fines comme des perles. » Ce premier regard avait, — cela se voit ailleurs que dans les livres, — transpercé deux cours de flèches de Cupidon. — Mais quelle était cette jeune fille inconnue ? Bien qu'il eût fait des rouans, Arthur d'Escorailles ne sut ni le deviner ni l'apprendre. Il ne put même pas lui parler, car il en était séparé par un obstacle insurmontable, un gros prieur bourgeois qu'il avait offensé en le priant poliment de ne pas dormir sur son épaulé. — Mais « tant que la lune brillait au ciel, il resta les yeux amoureusement fixés sur cette jeune fille, et elle ne ferma pas les siens. »

A peine de retour à Paris, Arthur d'Escorailles raconta cette aventure à quelques-uns de ses amis avec lesquels il avait dîné. Le soir même, en rentrant chez lui, *dans sa charrue*, pour faire une toilette de bal, son nigre lèvrit un petit paquet d'une forme toute particulière et soigneusement cacheté. C'était un charmant bouquet de marguerites avec le billet suivant :

« Voici mon nom, et je vous aime. »

Si donc, c'est-à-dire des les premières pages du roman, commence la recherche des inconnues. Arthur d'Escorailles aime une jeune fille qu'il a vue, mais dont il ignore même le nom ; il est aimé d'une femme qu'il n'a jamais vu peut-être, mais dont il connaît le nom. Comment les retrouver ? Il nous paraît, quant à nous, avoir une trop grande confiance dans son bon génie, et ne pas s'inquiéter assez du résultat de cette aventure. Il s'habille tout simplement, et bien qu'il soit invité à la soirée du due d'Orléans, il accompagne à un bal bourgeois un de ses amis qui veut à toute force le présenter à sa future.

(1) Deux vol. in-8, Dumont, 15 fr.

(2) Un vol. in-8, Hezelz, 12 fr.

(3) Un vol. in-8, Houdaille, 16 fr.

Arthur d'Escorailles est, en vérité, plus heureux qu'il ne mérite de l'être. Ce soir-là même un hasard providentiel lui fait retrouver ses deux inconnues, qu'il ne cherche pas : il revit celle qu'il aime dans le bal de la rue des Lombards. Elle se nomme Laure ; elle est la fille d'un négociant et la future de son meilleur ami. Celui dont il est aimé lui apparaît une heure après aux Thimeries dans les salons du due d'Orléans. « C'était une jeune narre, d'environ vingt-deux ans, grande, brune, élancée, belle de cette beauté toute plastique et toute sensuelle que la statuaire antique a préférée Diane Chasseresse. Elle avait les cheveux coiffés en bandeaux avec une couronne de marguerites tremblées de diamants ; sa robe de satin blanc était recouverte d'une robe de dentelle en forme de tunique, attachée sur les épaules par des agrafes de diamants, et relevée par des bouquets de marguerites ; enfin, elle tenait à la main un bouquet exactement semblable à celui qu'Arthur d'Escorailles avait reçu le soir même. En passant devant lui, elle se retourna avec beaucoup de vivacité et lui lança un tendre regard, un de ces regards dont l'un des maîtres de la lyre, Rousard, disait si poétiquement au seizième siècle :

J'ai vu ses yeux, j'en ai vu le poison ;

puis elle disparut, et Arthur, arrêté par le due d'Orléans, ne put ni la suivre ni la retrouver.

Comme on le voit par cette rapide analyse, le sujet du roman se dessine nettement. Il ne s'agit plus de savoir des rumeurs si le héros retrouve les deux héroïnes, mais laquelle des deux il préférera, ou plutôt s'il ne les aimera pas toutes les deux en même temps. Arthur d'Escorailles est longtemps indécis : pendant plusieurs mois il lutte entre son cœur et ses sens, entre un honneur légitime et une passion coupable ; se décide-t-il un jour à épouser Laure, le lendemain il renonce au mariage pour l'amour adulatrice ; bien qu'elle lui ait avoué qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle ne l'avait jamais aimé, que sa déclaration était une mystification, il poursuit Marguerite et se bat en duel avec son mari, le marquis de Saint-Fare. Gravement blessé, il est soigné et sauve par Laure, mais il ne pense qu'à Marguerite, qu'il aperçoit un instant au chevet de son lit. Une seconde fois il se résout à se marier avec la jeune fille dévote. La femme passionnée devient veuve... Que fera-t-il alors ? C'est là le secret de M. A. de Lavergne, et nous sommes incapable de le traduire.

Ce nouveau roman n'ajoute rien, nous le crâgions, à la réputation si bien établie de l'auteur de la *Duchesse de Mazarin*. Il est tout à la fois trop long et trop court. Certains tableaux sont surchargés de détails inutiles, et les caractères des personnages principaux ne nous semblent pas toujours ni suffisamment originaires, ni assez développés. Mais le sujet, fort intéressant d'ailleurs, est traité avec une grande habileté de mise en scène. On sent, en lisant la *Recherche de l'Inconnue*, que M. A. de Lavergne a déjà fait beaucoup de drames et de romans. Nous avons une très haute opinion de son talent pour ne pas lui donner le conseil de songer nu peu plus à l'avenir qu'au présent, et de préférer des succès vraiment littéraires à des triomphes de feuilletons.

Abandonnons donc la *Recherche de l'Inconnue*, et tentons pour un moment une autre entreprise : c'est un *Voyage où il vous plaira*, écrit à la plume et au crayon. Qui de vous, ô lecteurs de l'*Illustration*, ne se laisserait seduire par les trop irrésistibles attractions d'un si beau titre ? Comme tous vos semblables en général, vous aimerez, j'en suis convaincu, à faire ce que vous plait ; mais mieux que beaucoup d'autre, eux qui sont privés du honneur dont vous jouissez, vous savez apprécier ce genre d'ouvrages, où la plume et le crayon prennent plaisir, tantôt à expliquer les curieux mystères de leurs plus ravissants caprices ; tantôt à vous représenter simplement, tels qu'ils ont eu lieu ou tels qu'ils sont, les objets et les événements que vous pouvez regretter de n'avoir pas vus. D'ailleurs, admirez-vous beaucoup de dessinateurs plus gracieux, plus originaux et plus habiles que Tony Johannot ? Existe-t-il, à votre connaissance, un grand nombre d'écrivains qui aient autant d'imagination, d'esprit et de finesse, et qui sachent profiter avec autant de brio de toutes les ressources de notre langue, que MM. Alfred de Musset et P. J. Stahl ? Pourriez-vous résister aux séductions réunies de ce titre pittoresque et de ces noms si justement aimés ? Ouvrez ce magnifique volume, l'*Avant-Propos* mettra fin à votre irresolution. Que ne vous promet-il pas, en effet ? — et je me rendrais, au besoin, son garant, et tiendra toutes ses promesses.

Ce n'est pas qu'il vous dise pourquoi vous partez ni où vous allez. Une pareille confidence pourrait avoir ses dangers. Pourquoi voyagerait-on ? N'est-ce pas, en outre de l'avantage incontestable que chacun ne peut manquer de trouver à changer de lieu ici-las ? n'est-ce pas surtout pour courir après l'imprécation, par exemple, et faire (en tout bien tout honneur) les yeux doux au hasard... ?

Mais si les auteurs du *Voyage où il vous plaira* ne vous confient pas leur projet, pour ne pas gâter par avance ce qu'il y a de meilleur dans tout voyage, le petit honneur des surprises, le bénéfice des rencontres, etc., ils s'engagent à vous conduire sans embûches, sans accidents, sans culbutés, sans trop de parades et sans trop de frais, à l'abri du froid hivernal — pour peut-être que vos portes soient bien clésées et vos cheminées bien garnies — tout au bout de ce monde d'abord et même un peu dans l'autre, pour peu que vous soyiez disposé à tout cela, songez-y bien, sans qu'il vous soit besoin de rien quitter, ni vos enfants, qui sont les plus aimables enfants du monde et qui ne sont de trop nulle part ; — ni vos amis qui vous aiment, ni le coeur de votre femme qui vous aimez ; rien, enfin, de ce qui vous plaît ou de ce qui vous réunit... »

A ce compte-là, qui ne partirait pas ? Partons-nous ?... Quant à moi, d'assez vous rester ou m'abandonner en route, je pars ; je suis parti.

Il était une fois un brave et honnête homme qui ne pouvait rester en place ; c'était son seul défaut (j'ai un ami intime qui lui ressemble), « on n'est bien, disait-il, que la ou l'on n'est pas », et la dessus il partait. Bref, il avait une passion des voyages et il l'usat satisfaisamment. Cependant, après avoir fait quatre ou cinq fois le tour du monde, il revint un jour dans son pays natal, bien décidément à ne plus jamais repartir. Ce brave et honnête

homme était amoureux ; plus en outre résolu que M. d'Escorailles, il allait épouser la belle Marguerite, qu'il aimait. La veille du jour fixé pour la célébration de son mariage, il rentra chez lui un peu tard, tourmenté par certains regards trop sévères qui lui avaient jeté durant la soirée son futur beau-père. Il alluma sa pipe et brûla toutes sortes de voyages, qu'il ne regardait plus comme d'absurdes mensonges. Mais cet effort l'avait anéanti : il retomba sans forces dans son fauteuil, s'endormit et rêva. Tout à coup on frappa à la porte. « Entrez ! a s'cria-t-il. C'était Jean, son bon, son cher Jean, son meilleur ami, son fidèle compagnon de voyage. « Viens avec moi », lui dit Jean. Il hésita un instant à la pensée de sa Marguerite, puis il partit. Est-il besoin de vous rappeler qu'il avait la passion des voyages ?

Quant à moi, bien sûr que j'aimais beaucoup à voyager. Je ne le suivrai point. Qu'il me suffise de vous apprendre que Franz n'est le nom de fiancé à la base d'une relation ménagère de ce voyage, à laquelle MM. A. de Musset et Stahl ont emprunté les épisodes suivants :

Les fleurs des bois ;

L'histoire d'un berger ;

Les amours du petit Job et de la belle Blandine ;

La vie et la mort ;

Les étoiles ;

L'histoire de l'homme au grand chapeau ;

Un jour à Londres.

En quittant l'Angleterre, nos deux voyageurs firent le tour de l'Europe (ils avaient déjà fait celui des quatre autres parties du monde) ; bref, en revenant dans je ne sais quels pays, le navire qui les portait fut assailli d'une violente tempête et sombra. Franz perdit un instant connaissance. Quand il rouvrit les yeux, il lui sembla entendre trois petits coups frappés à sa porte. « Entrez », s'cria-t-il. C'était M. Kolb, son tailleur, qui lui apportait son habit de noces. A sa grande surprise, il se trouvait dans sa chambre, — sa chère petite chambre bleue, — pareille en tout à celle de sa fiancée ; — c'était dans son fauteuil qu'il s'était endormi, qu'il avait couru les aventures, qu'il était parti en et revenu ; mais de courrières ailes et de navires, de voyages et de naufrages et de morts, il n'était pas question ; il n'avait fait qu'un rêve. Le lendemain il épousa sa fiancée. Sa noce fut supérieure : elle dura trois longs jours ; on y dansa, on y valsa, on y tint un grand nombre de coups de fusil, on y fit tout le bruit qu'à tort ou à raison on a coutume de faire autour des gens qui se marient ; mais enfin, Dieu merci, chacun rentra chez soi.

Tel est le cadre ingénieux qui a fourni à MM. Alfred de Musset et P.-J. Stahl le cadre d'occasion d'écrire 170 pages fort agréables à lire, et à M. Tony Johannot celle de composer 65 de ses plus charmants dessins gravés sur bois. Comme livre d'entreprises et de salon, le *Voyage où il vous plaira* sera un des plus grands et des plus légitimes succès de l'année 1815.

Les *Fastes de Versailles* ont déjà plusieurs années d'existence ; mais l'édition que nous annonçons la troisième ou la quatrième est à peine terminée. D'ailleurs, qui n'apprécierait toujours un nouveau plaisir à revivre les splendides merveilles de ce magnifique palais, surtout lorsqu'on a pour guide et pour témoignage un écrit aussi aimable et aussi intelligent que M. B. Fortoul ? Autant Versailles est supérieur aux autres résidences royales, autant le livre de M. H. Fortoul l'est au-dessus des autres ouvrages dont Versailles a fourni le sujet. Personne ne l'avait jamais mieux compris et mieux expliqué que l'auteur de ses *Fastes* ; il ne se contente pas de nous décrire, dans un style tout à la fois grave et animé, les magnificences inouïes que représentent d'admirables gravures sur acier, il sait en découvrir, il en revèle le véritable sens. Il raconte entièrement cette belle *ville perie de pierre*, il nous donne l'analyse la plus complète et la plus exacte qui se puisse désirer de ce vaste poème royal que tant de gens avaient vu, ayant la publication de cet ouvrage, sans le comprendre.

« Versailles, dit M. H. Fortoul, est l'expression de la monarchie, telle que Louis XIV. La conquête. C'est le résultat fidèle de l'œuvre du grand roi. On s'etonne quelquefois que ce magnifique palais, surtout lorsqu'on a pour guide et pour témoignage un écrit aussi aimable et aussi intelligent que M. B. Fortoul ? Autant Versailles est supérieur aux autres résidences royales, autant le livre de M. H. Fortoul l'est au-dessus des autres ouvrages dont Versailles a fourni le sujet. Personne ne l'avait jamais mieux compris et mieux expliqué que l'auteur de ses *Fastes* ; il ne se contente pas de nous décrire, dans un style tout à la fois grave et animé, les magnificences inouïes que représentent d'admirables gravures sur acier, il sait en découvrir, il en revèle le véritable sens. Il raconte entièrement cette belle *ville perie de pierre*, il nous donne l'analyse la plus complète et la plus exacte qui se puisse désirer de ce vaste poème royal que tant de gens avaient vu, ayant la publication de cet ouvrage, sans le comprendre.

« Versailles, dit M. H. Fortoul, est l'expression de la monarchie, telle que Louis XIV. La conquête. C'est le résultat fidèle de l'œuvre du grand roi. On s'etonne quelquefois que ce magnifique palais, surtout lorsqu'on a pour guide et pour témoignage un écrit aussi aimable et aussi intelligent que M. B. Fortoul ? Autant Versailles est supérieur aux autres résidences royales, autant le livre de M. H. Fortoul l'est au-dessus des autres ouvrages dont Versailles a fourni le sujet. Personne ne l'avait jamais mieux compris et mieux expliqué que l'auteur de ses *Fastes* ; il ne se contente pas de nous décrire, dans un style tout à la fois grave et animé, les magnificences inouïes que représentent d'admirables gravures sur acier, il sait en découvrir, il en revèle le véritable sens. Il raconte entièrement cette belle *ville perie de pierre*, il nous donne l'analyse la plus complète et la plus exacte qui se puisse désirer de ce vaste poème royal que tant de gens avaient vu, ayant la publication de cet ouvrage, sans le comprendre.

« Versailles, dit M. H. Fortoul, est l'expression de la monarchie, telle que Louis XIV. La conquête. C'est le résultat fidèle de l'œuvre du grand roi. On s'etonne quelquefois que ce magnifique palais, surtout lorsqu'on a pour guide et pour témoignage un écrit aussi aimable et aussi intelligent que M. B. Fortoul ? Autant Versailles est supérieur aux autres résidences royales, autant le livre de M. H. Fortoul l'est au-dessus des autres ouvrages dont Versailles a fourni le sujet. Personne ne l'avait jamais mieux compris et mieux expliqué que l'auteur de ses *Fastes* ; il ne se contente pas de nous décrire, dans un style tout à la fois grave et animé, les magnificences inouïes que représentent d'admirables gravures sur acier, il sait en découvrir, il en revèle le véritable sens. Il raconte entièrement cette belle *ville perie de pierre*, il nous donne l'analyse la plus complète et la plus exacte qui se puisse désirer de ce vaste poème royal que tant de gens avaient vu, ayant la publication de cet ouvrage, sans le comprendre.

Mais si tous les écrivains qui ont interroger Versailles, aucun n'a reçu des confidences aussi curieuses que M. H. Fortoul, aucun surtout ne les avait revélées avec plus de réserve, d'esprit et de brio. Ce remarquable ouvrage de l'auteur de l'*Art en Allemagne* est un véritable monument littéraire qui vivra aussi longtemps — si nous l'espérons — que le palais de Louis XIV.



Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

L'ILLUSTRATION

a terminé son premier volume ; mais la nécessité de faire réimprimer un assez grand nombre de numéros empêche la mise en vente de ce volume et de la *Table des Matières*. Nous prions nos abonnés de vouloir bien attendre encore quelques jours, et de nous adresser, en attendant, la demande des numéros qui peuvent leur manquer pour compléter leur collection. Toute numéro gâté ou perdu peut se remplacer au prix de 75 centimes.

LIBRAIRIE DE PAGNERRE, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, N° 11.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

DICTIONNAIRE POLITIQUE, Encyclopédie du langage et de la science politique, rédigée par une réunion de députés, de publicistes et de journalistes, avec une introduction par GARNIER-PAGES. 1 vol. in-8 grand-jésus velin de près de 1,000 pages à deux colonnes, contenant la matière de 12 vol. in-8 ordinaires. 20 fr.

IVRE DES ORATEURS, par TIMON. 15^e édition, illustrée par 27 magnifiques portraits. 1 vol. in-8 sur grand-jésus velin. 15 fr.

DROIT ADMINISTRATIF, par M. DE CORMENIN. 6^e édition. 2 vol. in-8 grand-raisin. (Cette édition est sous presse ; la 5^e est épuisée.) 16 fr.

ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION, par F. LAMENNAIS. 10^e édition augmentée d'une Table alphabétique et analytique des matières. 1 vol. in-18 sur grand-jésus velin, format anglais. 11 fr.

Chaque volume se vend séparément 5 fr. 30.

ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE, par le même. 5 vol. in-8, 22 fr. 50

DISCUSSIONS CRITIQUES SUR LA RELIGION ET LA PHILOSOPHIE, par le même. 1 vol. in-8. 5 fr.

MISCHASPADS ET DARYVANDS, par le même. 5^e édition. 1 vol. in-8. 6 fr.

LE LIVRE DU PEUPLE, par le même. In-8. 2 fr. 50

HISTOIRE DE DIX ANS (1850-1860), précédée d'un *Coup d'œil sur la Restauration* ; par M. LOUIS BLANC. 5 vol. in-8, publiés en 80 livraisons ; une tous les samedis. 25 fr. la livre, 4 fr. le vol.

Les quatre premiers volumes sont en vente.

HISTOIRE PITTORESQUE DE LA FRANC-MAÇONNERIE ET DES SOCIÉTÉS SECRÈTES ANCIENNES ET MODERNES, par F.-T.-B. CLAVEL, maître à tous grades. 2^e édition. 1 beau vol. in-8, illustré par 25 belles gravures sur acier, et publié en 25 livraisons à 50 cent. 12 fr. 50

HISTOIRE POPULaire DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, de 1789 à 1850 ; par M. CABET. 4 beaux vol. in-8 de plus de 500 pages. 18 fr.

RÉVOLUTION DE 1850, par le même. 2 vol. in-12. 1 fr. 75

HISTOIRE CRIMINELLE DU GOUVERNEMENT ANGLAIS, depuis les premiers massacres de l'Irlande jusqu'à l'épuisement des Chinois ; par M. ELIAS REGNAULT. 1 vol. in-8 de 500 pages. 4 fr.

HISTOIRE DE L'ESPRIT PUBLIC EN FRANCE, par M. ALEXIS DEMESNIL. 2^e édition. 1 vol. in-8. 5 fr.

LE SIÈCLE MAUDIT, par le même. 1 vol. in-8. 4 fr.

LA POLUGNE, Précis historique, politique et militaire de sa révolution ; par ROMAIN SOLTIC. 2 vol. in-8. 16 fr.

COLONIES FRANÇAISES, abolition immédiate de l'esclavage ; par M. V. SCHÖELCHER. 1 beau vol. in-8. 6 fr.

COLONIES ÉTRANGÈRES ET HAÏTI, résultats de l'émancipation anglaise ; par le même. 2 vol. in-8, avec une carte de Haïti. 12 fr.

LE BARREAU ; par M. OS. PINARD, avocat à la cour royale de Paris. 1 beau vol. in-8. 6 fr.

DES MONTS-DE-PÎUTÉ, et des banques de prêt sur nantissement ; par A. BLAIZE. 1 vol. in-8. 6 fr.

PÉRÉGRINATIONS EN ORIENT, par EUS. DE SALLE. 2 forts vol. in-8. 15 fr.

MÉMOIRE SUR L'EMPOISONNEMENT, par M. DE CORMENIN. In-8. 1 fr.

VOYAGE AUX ÉTATS-UNIS, ou Tableau de la société américaine ; par miss MARTINEAU. 2 vol. in-8. 5 fr.

ORATEURS DE LA GRANDE-BRETAGNE, depuis Charles le I jusqu'à nos jours ; par H. LALOUEL, avec une lettre de M. Cormenin. 2 vol. in-8. 15 fr.

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE, par M. CORDIER, député. In-8. 6 fr.

SOPHISMES PARLEMENTAIRES, par Jérôme BENTHAM ; traduit par M. Elias REGNAULT. 1 vol. in-8. 5 fr.

SENTENCES DE SENTHUS, philosophe pythagoricien, traduites en français par M. C.-P. DE LASTEYRE. 1 vol. in-18. 5 fr. 50

IVRE DU COMPAGNONAGE, par Agricole PERDIGUER, dit *Aigronniers-la-Tertu*. 2 vol. in-52. 2 fr. 50

COLLECTION DES PROCES POLITIQUES DEPUIS 1850. 15 vol. in-8. 50 fr.

Les procès suivants se vendent séparément : *Procès d'arrêt*, 5 vol. 10 fr. ; — *de Fieschi*, 5 vol., 6 fr. ; — *de Neuilly*, 4 fr. 50 ; — *des 12 et 15 mai*, 5 fr. 25 ; — *de M. F. Lamennais*, 1 fr. ; — *de Louis-Napoléon*, 2 fr. 25 ; — *de Laity*, 1 fr. ; — *de Dürmès*, 75 c. ; — *de M. Gisquet*, 1 fr. 25 ; — *de Huber*, 1 fr. ; etc., etc.

PROCÈS DE MADAME LAFARGE

1 vol. in-8. 4 fr. 23
CLASSIQUES FRANÇAIS de Lefèvre. Nouvelle collection. 28 vol. petit in-8 de 700 à 800 pages, à 5 fr. 50.

Chaque ouvrage se vend séparément :

BOILEAU complet. 1 vol. — MOLIÈRE complet. 2 vol. — MONTESQUIOU complet. 2 vol. — J. RACINE complet. 2 vol. — PASCAL (*Peasces*). — LA BRUVERE (*Caractères*). 1 vol. — J.-J. HOUSSEAU complet. 8 vol. — MADAME DE STAEL complet. 5 vol. — J. LA FONTAINE complet. 2 vol. — FENELON, chefs-d'œuvre littéraires. 1 vol. — P. CORNEILLE complet. 4 vol. — BOSSUET, chefs-d'œuvre. 1 vol.

IMITATION DE JÉSU-CHRIST, traduction nouvelle, avec des réflexions à la fin de chaque chapitre, par M. l'abbé de LAMENNAIS. 1 fort vol. in-18. 2 fr. 60 c.

La même, 1 vol. in-18, papier velin, 3 grav. 5 fr. 75 c.

La même, 1 vol. in-32, jolie édition, 2 fr. 60 c.

La même, 1 vol. in-32, papier velin, 5 grav. 5 fr. 60 c.

Almanachs pour 1841.

ALMANACH POPULAIRE; par des députés, des magistrats, des journalistes, etc. 1 vol. in-12 de 114 pages, orné de jolies vignettes. 30 c.

ALMANACH LIÉGOIS, 5 10, 15, 20, 25, 30, 40 et 50 c.

LE NOUVEL ASTROLOGUE DE LA NORMANDIE, in-52. 20 c.

ALMANACH DU CULTIVATEUR ET DU VIGNERON; par les auteurs de la *Maison Rustique*, sous la direction de M. BIXIEL. 1 vol. in-16 avec planches et gravures. 75 c.

ALMANACH DU JARDINIER; par les mêmes. 1 vol. in-16. 75 c.

ANNUAIRE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE; par les auteurs du *JOURNAL DES ÉCONOMISTES*; gros in-18. 1 fr. 23 c.

ALMANACH PITTORESQUE DE LA FRANC-MAÇONNERIE; par F.-T.-B. CLAVEL, maître à tous grades. 1 vol. in-16, orné de gravures. 75 c.

Bibliothèque politique et philosophique.

Collection de jolis volumes in-32, imprimés avec luxe sur papier grand-jésus velin. Cette bibliothèque se compose des volumes suivants. Chaque ouvrage se vend séparément :

AMENNAIS, Paroles d'un Croyant. 1 vol. 75 c. — Livre du Peuple. 4 vol. 1 fr. 25 c. — Affaires de Rome. 2 vol. 2 fr. 50 c. — Politique à l'usage du Peuple. 2 vol. 2 fr. 50 c. — De l'Esclavagie moderne. 1 vol. 75 c. — Questions politiques et philosophiques. 2 vol. 2 fr. 50 c. — De la Religion. 1 vol. 1 fr. 25 c. — Du Passé et de l'Avenir du Peuple. 1 vol. 1 fr. 25 c. — Ensemble, 11 volumes. 12 fr. 75 c.

CORMENIN, État de la Question (1850). 50 c.

TIMON, Questions scandaleuses d'un Jacobin. 50 c. — Trés-humiles remontrances de Timon. 2 fr. — De la Centralisation. 1 vol. 1 fr. 25 c. — Avis aux Contribuables (1^{er} et 2^e). 2 vol. 75 c.

BÉRANGER (P.-J.), Oeuvres complètes. 3 vol. 5 fr. 50 c.

LAMARTINE (A. DE), 1^{er} Discours (Adresse). 25 c. — 2^e Discours (fonctionnaires publics). 25 c. — 3^e Discours (fonds secrets) 25 c. — 4^e Discours (Banquet de Mâcon). 25 c.

LTAROCHE, Contes démocratiques. 1 vol. 1 fr. 25 c. — Chansons politiques. 1 vol. 1 fr. 25 c. — La Réforme et la Révolution. 1 vol. 1 fr. 25 c.

CHAUPIS-MONTLAVILLE, Étude sur Timon. 25 c. — Mâzagan. 1 vol. 50 c. — Réforme électorale. 1 vol. 1 fr. 25 c.

SCHOELCHER (V.), Abolition de l'esclavage. 1 fr. 25 c.

ECLERC (E.), De la Régence. 1 vol. 1 fr. 25 c.

BENTHAM (J.), Catéchisme de la Réforme électorale. 1 vol. 1 fr. 25 c.

SUYÉS, Qu'est-ce que le Tiers-Etat? 1 vol. 1 fr. 25 c.

COURIER (P.-L.), Pamphlets politiques et littéraires, avec une Notice d'ARMAND CARREL. 2 vol. 2 fr. 50 c.

UCHET (A.), Récit de l'inauguration de la statue de Gutenberg. 1 vol. 1 fr. 25 c. — Fortifications de Paris. 50 c.

PÉPÉ (Général), L'Italie politique. 1 vol. 2 fr.

DIPIER (CHARLES), Nationalité française. 1 vol. 75 c.

BÜGERNE (LUDWIG), Fragments politiques et littéraires. 1 vol. 1 fr. 50 c.

SEGRETAIN (E.-A.), Exposition raisonnée de la doctrine philosophique de M. Lamennais. 1 vol. 1 fr. 25 c.

BIOGRAPHIE DES DÉPUTÉS (Chambre dissoute). 2 vol. 2 fr. 50 c.

Sous presse :

IMITATION DE JÉSU-CHRIST, traduction nouvelle, avec des réflexions à la fin de chaque chapitre, par M. l'abbé de LAMENNAIS. 1 vol. in-8, imprimé par Lacrampe, sur grand papier velin velin. Magnifique édition illustrée de belles gravures sur acier. 25 livraisons à 50 cent. Prix du volume : 12 fr. 50 c.

IMSTOIRE PITTORESQUE DE TOUTES LES RELIGIONS, doctrines, cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde anciens et modernes, par F.-T.-B. CLAVEL. 2 beaux vol. in-8 grand-jésus velin, illustrés de 30 gravures sur

acier. Prix : 12 fr. 50 c. le volume. — L'ouvrage paraîtra en 50 livraisons. — Ces tous les samedis — Chaque livraison se composera de 16 pages et d'une gravure. — Prix : 50 c.

PROCÈS DE DANIEL O'CONNELL et de ses coaccusés, précédé d'un aperçu historique sur l'Union, le Rappel, O'Connell, les Meetings, etc.; par M. ELIAS REGNAULT. Édition illustrée par de belles gravures sur bois tirées à part du texte. — Publié par livraisons à 25 c.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

VARICES, Bas élastiques en caoutchouc pour varices, sans couture ni lacet, et ne formant aucun pli aux articulations. FLAMET JEUNE, seul inventeur et fabricant, rue des Arcis, 25.

Demandes et Réponses. — PROGRAMME DE 1840.

COURS D'ÉTUDES PRÉPARATOIRES AU BACCALAUREAT ES-LETTERS; par J.-E. ROULET, directeur du pensionnat de jeunes gens de la rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

(1) PHILOSOPHIE (Psychologie, Logique, Morale, Théodice, Histoire de la Philosophie), précédée du Programme, avec Introduction, etc. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

(2) LITTÉRATURE (Pros et Vers, les différents genres, etc.; Rhétorique, Histoire de la littérature grecque, latine, française). 1 vol. in-12. Prix : 5 fr.

(5) HISTOIRE ANCIENNE ET ROMAINE. 1 vol. in-12, avec tableaux, etc. Prix : 4 fr.

(4) GÉOGRAPHIE ancienne, du Moyen-Age et moderne. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

(5) MATHÉMATIQUES (Arithmétique, Géométrie, Algèbre, avec planches intercalées dans le texte). 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

(6) SCIENCES PHYSIQUES (Physique, Chimie et Notions astronomiques, avec planches intercalées dans le texte). 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

(7) COURS PRATIQUE DE LANGUE LATINE. 2 vol. grand in-16 sur 2 volumes, 5^e édition, contenant un Exposé de la nouvelle Méthode et les Exercices nécessaires à son application; une Grammaire latine déduite des Textes par l'Observation; un choix de Morceaux pris dans tous les classiques et traduits littéralement; une Notice sur chaque auteur; un Dictionnaire des verbes irréguliers, des équivalents, idiomatices, locutions difficiles; Guide de la Conversation latine, Dialogues familiers, etc. Cet ouvrage sera suffisant pour faire en quelques mois un cours de latinité. Prix : 5 fr. 50 francs.

(5^e édition. (Même méthode que le *Cours de Langue latine*). 5 fr. 50 francs.

(9) GUIDE DE L'ASPIRANT AU BACCALAUREAT. 1 vol. in-16. Prix : 2 fr. 50 francs.

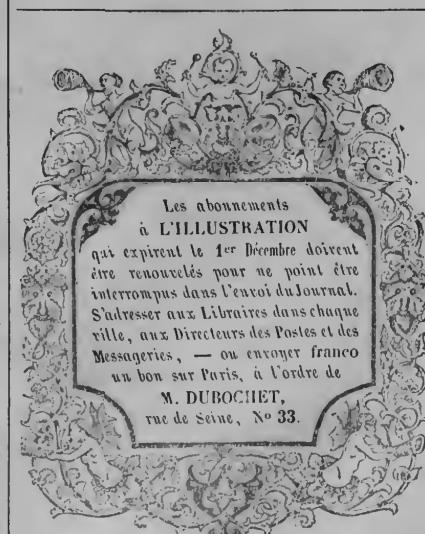
NOTA. Les deux ouvrages ci-dessus, formant 11 volumes, sont adressés FRANCO, par la diligence, à toute personne qui en fait la demande à M. BOULET, par lettre affranchie et accompagnée d'un mandat sur la poste de la somme de VINGT FRANCS. Le mandat ne devra être que de QUINZE FRANCS, si on ne demande que les six premiers numéros.

J.-J. DUBOCHET ET COMP., rue de Seine, 55.

SOUS PRESSE.

OEUVRES COMPLÉTÉES DE BERNARD DE PALISY, avec des notes. 1 vol. in-18. 5 fr. 50

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, contenant les éléments de toutes les connaissances humaines à l'usage de la jeunesse. 1 vol. grand in-18 compacte, format du *Méthode des Faits*, imprimé en caractères très-lisibles.



Modes.

Quelques objets d'art sont offerts cette année aux chasseurs du grand monde, à l'occasion de la Saint-Hubert, par deux de ces établissements de luxe que l'élegance a depuis longtemps pris sous son patronage.

Voici d'abord un couteau et un fonde de chasse dont Verdier a confié l'exécution à l'un de nos plus habiles sculpteurs d'animaux : ils sont sortis si parfaits des mains de l'artiste, qu'ils peu-



vent soutenir la comparaison avec les plus délicates orfèvreries de la Renaissance. Ces précieuses armes de chasse tiennent la place la plus distinguée dans les panoplies groupées à grands frais sur les panneaux du cabinet ou armeria, qui, chez nos jeunes amateurs de sport, a remplacé l'ancien et classique boudoir.

Comme complément de ce trophée, les frères Suisse ont dédié aux chasseurs une statuette de saint Hubert, due à l'élegant ci-



se de M. Melingue, que la sculpture repose des fatigues de l'art dramatique.

Amusements des Sciences.**SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER N°.**

1. La disposition des trente personnes se tirera de ce vers latin :

Populeum virgin matre regna ferabat,

Pour s'en servir, il faut faire attention aux voyelles A, E, I, O, U, qui se trouvent dans les syllabes de ce vers, en observant que A vaut 1, E vaut 2, I vaut 3, O vaut 4 et U vaut 5. On commen-

cera donc par mettre 4 chrétiens, à cause de l'I de la première syllabe; puis 5 Turcs, à cause de l'O de la seconde, et ainsi de suite jusqu'à la fin; on trouvera que, prenant toujours le neuvième circonnairement, c'est-à-dire en recommandant par le premier, après avoir tiré le rang, e sorti ne tombera absolument pas sur des Turcs.

On peut aisément étendre davantage la solution de ce problème. Qu'il faille, par exemple, faire tomber le sort sur 10 personnes de 10, en comptant de 12 en 12, on rangerà à part 40 zéros, et, en commençant par le premier, on marquera le douzième d'une croix; l'on continuera en comptant jusqu'à 12, et l'on marquera parallèlement une croix le zero sur lequel on tombera en comptant 12, et ainsi de suite en tournant et en faisant attention de passer les places déjà croisées, attendu que ceux qui les occupaient sont censés retranchés du nombre. On continuera ainsi jusqu'à ce qu'on ait le nombre requis de places marquées; et alors, en comptant le rang qu'elles occupent, en commençant par la première, on connaîtra facilement celles sur lesquelles doit nécessairement tomber le sort de 12 en 12. On trouve, dans l'exemple proposé, que ce sont la septième, la huitième, la onzième, la douzième, la vingt-et-unième, la vingt-deuxième, la vingt-quatrième, la trente-quatrième, la trente-sixième et la trente-septième.

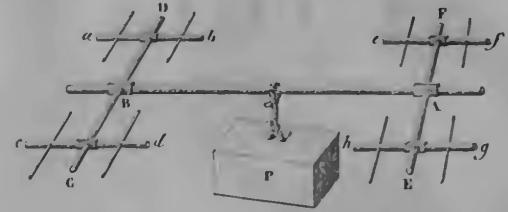
Un capitaine, obligé de faire décliner sa compagnie, a pu user de cet expedient pour faire tomber le sort sur les sujets les plus coupables, en les placant sans affectation dans les places où le sort tombait inévitablement.

On raconte que ce fut par ce moyen que l'historien Josèphe sauva sa vie. Il s'était réfugié avec quarante autres Juifs dans une grotte, après la prise de Jérusalem par les Romains. Ses compagnons résolurent de s'entre-tuer plutôt que de se rendre. Josèphe essaya en vain de les dissuader de cette horrible résolution. Enfin, n'en pouvant venir à bout, il feignit d'adhérer à leur volonté, et, se conservant l'autorité qu'il avait sur eux comme leur chef, il leur persuada, pour éviter le désarroi qui suivrait cette cruelle exécution, s'ils s'entre-tuaient à la loupe, de se ranger par ordre, et, en commençant à compter par un bout jusqu'à un certain nombre, de massacrer celui sur qui tomberait ce nombre, jusqu'à ce qu'il n'en demeurât qu'un seul, qui se tuerait lui-même.

Tous en étaient demeurés d'accord, Josèphe les disposa de telle sorte, et choisit pour lui-même une telle place, que, la turbie étant continuée jusqu'à la fin, il demeura seul avec un autre, auquel il persuada de vivre, ou qu'il tue s'il ne voulut pas y consentir.

Telle est l'histoire qu'Hegesippe raconte de Josèphe, et que nous sommes bien éloignés de garantir. Quoi qu'il en soit, en appliquant à ce cas le moyen enseigné ci-dessus, et en supposant que chaque troisième doit être tué, on trouve que les deux dernières places sur lesquelles le sort devait tomber étaient les treizième et vingt-huitième; en sorte que Josèphe dut se mettre à l'une des deux, et placer à l'autre celui qu'il voulait sauver, s'il était en un empêche de son artifice.

II. Si le fardeau peut être porté par quatre hommes, après l'avoir attaché au milieu d'un grand levier A B, faites porter les



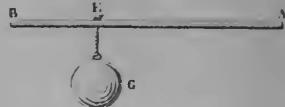
extrémités de ce levier sur deux autres plus courts, C D, E F, et à chacun des points C, D, E, F, appliquez un homme; il est évident que le poids sera distribué également entre les quatre hommes.

Si l'on fait huit hommes, faites à l'égard de chacun des leviers C, D, E, F ce que vous avez fait à l'égard du premier, c'est-à-dire que les extrémités du levier G, soient portées par les leviers plus courts a, b, c, d, et celles du levier E F par les leviers e, f, g, h; enfin, mettez un homme à chacun des points a, b, c, d, e, f, g, h, vous aurez huit hommes également chargés.

On peut de même porter les extrémités des leviers ou barres a, b, c, d, e, f, g, h, par de nouvelles barres disposées à angles droits avec celles-ci, et au moyen de cet artifice le poids sera distribué entre seize hommes, et ainsi de suite.

On prétend qu'à Constantinople on emploie cet artifice pour élever les plus grands fardeaux, comme des canons, des mortiers, des pierres énormes, etc. On ajoute que la vitesse avec laquelle les porteurs transportent ces fardeaux d'un lieu à un autre est une chose vraiment remarquable.

NOTA. C'est par erreur que l'on a donné, dans le dernier numéro de *L'illustration*, à la page 160, une figure qui ne convient pas au problème IV. Voici la figure qu'il fallait mettre :

**NOUVELLES QUESTIONS À RÉSOUTRE.**

I. Trouver le centre de gravité de plusieurs poids fixes à une barre rigide.

II. On demandait à Pythagore combien d'élèves fréquentaient son école; le philosophe répondit : « Une moitié étudie les mathématiques, un quart la physique, un septième garde le silence, et il y a de plus trois femmes. » Combien Pythagore avait-il d'élèves?

III. On demande quelle heure il est; l'on répond que ce qui reste du jour est les quatre tiers des heures déjà écoulées. Trouver cette heure.

Rébus.**EXPLICATION DES DERNIERS RÉBUS.**

Une Sourcette.

Si l'argent est précieux, il entraîne souvent les hommes au vice.



On s'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messagers, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinot dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Titré à la presse mécanique de LACRAMBE et C°, rue Damiette, 2.